Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 98 — 16 AOUT 1947 — 40 FRANCS

LE JAMBOREE DE LA PAIX

Pour la sixième fois depuis la création du scoutisme par lord Baden Powell, en 1911, les scouts se sont rassemblés en un jamboree mondial qui se tient pour la première fois en France, à Moisson, près de Mantes. Trente mille garçons y participent. Ils sont arrivés au camp par la gare de Rosny (ci-dessus) spécialement aménagée par la S.N.C.F. pour assurer le trafic exceptionnel occasionné par cette grandiose manifestation internationale. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1 730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **360 fr.**
Étranger . . . . . Un an **460 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

APOMONE BLESSÉE
Chronique de Louis CHÉRONNET

63° 30' OUEST
Nouvelle inédite de Maurice GENEVOIX
de l'Académie française

MONSIEUR PROVIDENCE
Pièce en 2 actes et un prologue d'Albert HUSSON
Premier prix 1947 de la Société des Auteurs

PARAITRA LE **15 SEPTEMBRE**

France
ILLUSTRATION

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 98 • 16 AOUT 1947

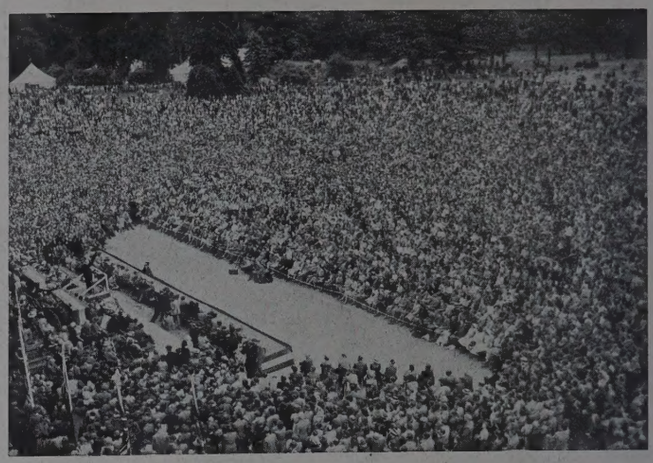
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA NORVÈGE CÉLÈBRE LE JUBILÉ D'HAAKON VII

La Norvège tout entière a fêté le 3 août le soixante-quinzième anniversaire d'Haakon VII, que l'on voit ici parcourant les rues d'Oslo, au milieu de l'allégresse générale. Ce roi démocrate est extrêmement populaire en Norvège, et l'attitude énergique qu'il adopta en 1940, au moment de l'agression allemande, a encore accru l'affection que lui portent tous les Norvégiens. Phot. N. Y. T.

UNE SEMAINE DU MONDE

Macédoine. — *A la suite des attaques successives lancées les 28 et 29 juillet par un groupe d'insurgés, les habitants du village d'Amindon ont décidé de construire un fortin en prévision d'un nouveau coup de main.*



Woodstock. — *M. Winston Churchill a prononcé le 4 août, en présence d'une foule considérable, dans l'Oxfordshire, un important discours politique, dans lequel il a attaqué notamment le gouvernement travailliste.*

Alger. — *Les premières dépouilles des soldats algériens morts dans la métropole pendant la guerre sont arrivées le 27 juillet.*

Essen. — *Un groupe de trente mineurs anglais visite actuellement les grandes installations des mines de charbon de la Ruhr.*

Etats-Unis. — *Le Département de l'Agriculture a annoncé, le 4 août, que la récolte de blé atteindrait cette année le chiffre de 37.975.500 tonnes. Cette récolte exceptionnelle permettra d'accroître l'importance des exportations, mais les demandes des nations étrangères excéderont certainement les quantités qui pourront leur être attribuées.*

Finlande. — *Les Russes qui, à la suite d'un accord signé en février dernier, sont devenus propriétaires des usines et des entreprises exploitées avant la guerre par des Allemands commencent à prendre possession de leurs biens. Les postes directoriaux des nouvelles sociétés sont confiés à des membres du parti communiste finlandais.*

Paraguay. — *La radio révolutionnaire paraguayenne a reconnu que les troupes gouvernementales avaient occupé Conception. Une armée de cinq mille à six mille rebelles marche sur Assomption.*

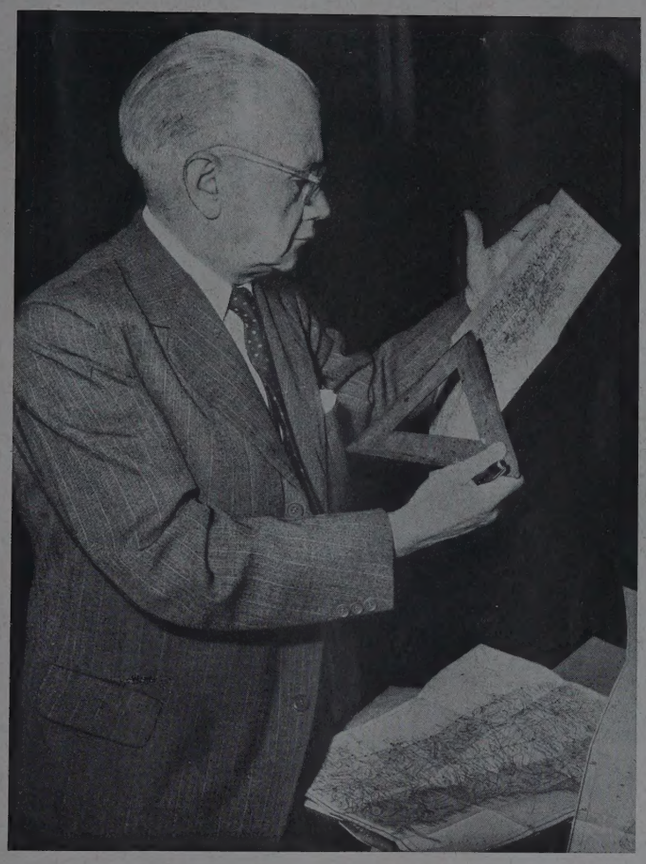
Pologne. — *L'U. R. S. S. et la Pologne viennent de signer un traité commercial d'un an. Les modalités d'un accord de plus longue durée, relatif à l'échange de marchandises manufacturées, seraient, d'autre part, étudiées prochainement.*

Suède. — *De nombreux réfugiés baltes arrivent en ce moment en Suède, après avoir traversé la Baltique dans des barques de pêcheurs. Ils déclarent fuir la zone soviétique sous prétexte que les autorités auraient commencé dernièrement à déporter des centaines de Baltes vers la Sibérie.*

Nankin. — *Le général Wedemeyer, envoyé particulier du président Truman en Chine, a été reçu par Mme Tchiang Kai Chek. Plusieurs personnalités lui ont ensuite exposé leur point de vue sur l'aide américaine.*

Cuba. — *A la suite des tentatives d'attaque, par des révolutionnaires, de la République dominicaine, tous les véhicules circulant dans la province d'Oriente sont arrêtés et visités par la police, qui recherche les armes.*

PLUIES A VOLONTÉ ?



L'ingénieur chilien José Rafaël Echeverria, qui a découvert des procédés pour provoquer artificiellement des chutes de neige ou de pluie.

L'ANTIQUE Asie steppique a connu et utilisé les services des sorciers « faiseurs de pluie ». C'étaient même des personnages importants. Car leurs fonctions météorologiques se complétaient, à l'occasion, de services guerriers fort précieux. Ainsi l'*Histoire secrète* des Mongols nous montre-t-elle ces personnages faisant intervenir au cours des guerres la tempête et les éléments ; grâce à quoi leurs fidèles remportaient la victoire. Ces pratiques ont subsisté dans la zone mongole jusqu'en des temps tout modernes. Elles s'y attardent encore.

La technique dont il s'agit aujourd'hui est d'un tout autre ordre. Elle ne relève ni de la magie ni de l'intervention des esprits. Elle procède en ligne directe de la science la plus authentique, vérifiée par des expériences à grande échelle, dont les résultats, jusqu'ici du moins, semblent concluants.

Les *premiers* essais paraissent avoir été tentés en Australie. On sait la part considérable qu'occupe la zone désertique en ce vaste continent. Ici donc, un groupe de savants s'est attaqué au problème avec les ressources que la physico-chimie met désormais à notre portée. Il a réussi à « faire de la pluie » là où, dans des conditions normales, le ciel serait resté inexorable. La méthode en question avait été mise au point par MM. E. B. Kraus et P. Squires, au laboratoire central de l'Université de Sydney. Elle consistait essentiellement à décharger artificiellement des nuages pluvieux.

A tout prendre, la technique mise en œuvre était simple. Elle consistait à « bombarder » au moyen de « glace sèche » (anhydride carbonique : CO^2) des nuées de type défini. Huit expériences furent effectuées. Les résultats en furent plus qu'encourageants. Opérant chaque fois sur un type de nuage différent, dans six cas, la projection de « glace sèche » détermina, en effet, formation et chute de pluie. Une tentative demeura « douteuse ». La huitième fut un insuccès.

Au début de février 1947, un essai en grand intervint, dont les résultats s'avérèrent prestigieux. Il a eu lieu en Nouvelle-Galles du Sud, entre Katumba et Bathurst. Le temps était beau et sec. Nulle prévision de pluie ni même de temps plus frais. On fit élection d'un beau cumulus naviguant alors dans l'espace au-dessus du secteur précité. L'altitude de la couche inférieure était d'environ 3.500 mètres. La couche supérieure atteignait quelque 7.500 mètres. La zone de congélation se situait aux alentours de 5.400 mètres. On fit alors choix d'une masse nuageuse déterminée appartenant à cet ensemble. Un avion, spécialement équipé à cet effet, sur les 2 heures de l'après-midi, survola celle-ci, la saupoudrant d'environ 115 kilos de « glace sèche ».

Au bout de cinq minutes, on peut commencer à percevoir, au moyen d'un radar de 10 centimètres installé sur l'avion, le crépitement des premières gouttes. Car cet appareil, complété en l'occurrence par un autre de quelque 25 centimètres d'ouverture, établi sur une colline à quelques kilomètres de Sydney, se prête fort bien à l'observation du phénomène, à la seule condition que les gouttes soient assez nombreuses et de dimensions suffisantes.

Sur quoi, un deuxième avion, chargé d'une même quantité de « glace sèche », prit l'air à son tour. Il déversa sur l'objectif nuageux une nouvelle projection de « glace sèche ». Le résultat immédiat en fut une intensification très nette des crépitements en question. Celle-ci s'accompagnait, au surplus, dix minutes environ après cette seconde opération, d'une métamorphose profonde dans l'aspect de la nuée. Des observateurs, munis de puissantes jumelles, y remarquaient un double changement de couleur et de forme. Un petit nuage se détacha du cumulus, gagna de l'altitude jusqu'à quelque 12.000 mètres. Puis, peu après, le cumulus principal se mit à laisser échapper sa pluie.

L'avion, poursuivant sa patrouille, filmait avec soin les résultats obtenus, tout en continuant à observer les indications de son radar.

Après environ trois quarts d'heure, les avions descendirent à quelque 2.500 mètres. La pluie tombait alors sans arrêt, couvrant un secteur d'au moins 45 kilomètres carrés. Des observateurs, disséminés dans la campagne, s'accordèrent à déclarer que la précipitation était intense. Entre temps, les radars continuaient à enregistrer des échos de pluie. A noter, toutefois — détail important — que sur une aire de quelque 150 kilomètres en dehors du secteur d'expérimentation ces mêmes appareils ne détectèrent nulle averse.

Comme de juste, ces expériences ont été poursuivies. D'autres, depuis, ont eu lieu, toujours en Australie ; cette fois dans l'Etat de Victoria. On y a fait usage d'une solution spéciale, dont on s'est réservé le secret. Projetée sur la surface supérieure des nuages sous forme de fines gouttelettes, elle contribua, elle aussi, à déclencher l'averse.

De leur côté, les Américains ne sont pas demeurés inactifs. Ils ont suscité de la pluie en « ensemençant » les masses nuageuses au moyen de « glace sèche ». Cette technique a été inaugurée ici par Vincent I. Schæffer, le 13 novembre 1946.

Depuis lors, un ingénieur chilien, José Rafael Echeverria, est venu grossir l'équipe des « faiseurs de pluie » scientifiques. Son clavier de procédés s'avère toutefois beaucoup plus étendu que celui de ses devanciers. D'après les informations qu'il a fait parvenir à la presse des Etats-Unis, non seulement il aurait réussi à provoquer artificiellement des chutes de neige sur la Cordillère des Andes, mais il aurait, en outre, découvert douze autres moyens différents de libérer les ondes célestes. De ce chef, le voici promu à un rôle météorologique comparable à celui que les hymnes védiques attribuent à leur grand dieu Indra.

Cet émule d'Immortels antiques va même jusqu'à déclarer que l'homme est désormais en mesure de produire à son gré neige ou pluie, à la condition de faire élection de nuages appropriés sous le double rapport de leur nature et de leur masse. Trois de ses méthodes nouvelles mettraient en œuvre des composés chimiques à base d'iode.

Ce sont là des innovations capitales, dont il entrevoit, d'ailleurs, d'un large coup d'œil, les vastes perspectives qu'elles ouvrent. Il en déduit, en effet, la possibilité de rendre fertiles non seulement une grande partie du désert chilien, mais également les secteurs les plus secs et les plus désolés de la planète. On devine ce que pareilles affirmations impliquent, pour peu que l'on évoque par la pensée les immenses étendues désertiques disposées en ceinture autour de notre globe, depuis la steppe mongole et le Gobi jusqu'aux confins atlantiques du Sahara. La neige ainsi provoquée, grâce à ses propriétés agricoles bien connues, pourrait s'avérer en ceci d'une efficacité précieuse.

Aussi, M. Echeverria se propose-t-il d'élargir beaucoup son champ d'expériences. Après les essais effectués par lui au cours du printemps 1947, il envisage la possibilité d'étendre les applications de son programme au Chili septentrional, jusqu'au désert d'Atacama. C'est là une région d'importance capitale sous le double rapport démonstration

Quelques minutes après qu'un avion eut saupoudré de « glace sèche » un nuage situé à 7.000 mètres, un petit nuage se détacha et s'éleva à 12.000 mètres, et aussitôt le cumulus creva et laissa échapper sa pluie.

agricole et météorologique. Car, en certaines de ses parties, la chronique n'y conserve souvenance de nulle chute de pluie depuis quelque quatre cents ans. Et pourtant, l'étude géologique nous l'atteste, ce canton, depuis si longtemps stérile, connut jadis un régime de pluies bienfaisantes et de longs âges de fertilité. De nos jours, pour peu que des ondées fortuites dispensent leur bienfait à telle ou telle partie d'aridité singulière, on y voit tout aussitôt surgir, si la précipitation a été abondante, une végétation drue et vivace, qui ne demanderait qu'à prospérer.

Economistes, agriculteurs, éleveurs observent avec une attention légitime ces manifestations nouvelles de la science des « faiseurs de pluie ». Nul qui n'en entrevoie les immenses conséquences ; la révolution alimentaire qu'elles paraissent désormais aptes à susciter dans l'économie générale de la planète ; dans la production de la nourriture ; les conséquences qu'elles sont susceptibles d'avoir sur la mise en valeur d'une surface considérable de terres incultes, sur le développement d'une nouvelle technique agricole, sur l'utilisation rustique, désormais possible, d'une main-d'œuvre considérable.

Ce ne sont pourtant là, jusqu'ici, que de brillantes possibilités. Car, dans l'harmonie générale de la planète, une transformation de cet ordre, en dépit, peut-être même en raison des bienfaits qu'elle paraît susceptible d'apporter, n'en entraîne pas moins certaines ruptures d'équilibre et de traditions dont il pourrait être aujourd'hui malaisé de mesurer d'emblée les lointaines conséquences. Ce « progrès » — car c'en est certainement un — a, sans le moindre doute, ses envers. Pour nous en faire une idée approximative de quelque solidité, il ne paraît, dès lors, que sage d'attendre l'épreuve inexorable des faits.

C. A.

PROBLÈMES DE FIN DE SESSION

Le gouvernement pouvait difficilement accepter d'emblée l'accord signé le 1er août par le patronat et la C. G. T. Son autorité même était en cause. L'Etat ne peut plus, sans abdiquer, laisser résoudre le trinôme salaires-prix-monnaie par des organismes professionnels, si représentatifs soient-ils. La solution qu'on lui soumettait n'était pas d'ailleurs sans présenter de graves dangers. Elle impliquait une revision générale des prix, et cette revision, par le fait des majorations de salaires admises, ne pouvait que s'effectuer dans le sens de la hausse. Les spéculateurs le sentaient si bien qu'ils jouaient déjà sur un mouvement ascendant des prix. Qu'allaient devenir nos indispensables exportations, déjà handicapées, face à des concurrents qui produisent à meilleur compte ? La situation des rentiers et des économiquement faibles ne se trouverait-elle pas aggravée ? Les fonctionnaires n'auraient-ils pas quelques raisons supplémentaires de revendiquer ?

Ces objections avaient été formulées, dès le 3 août, par M. Ramadier, et le vice-président du Conseil, M. P.-H. Teitgen, les avait explicitées de plus bruyante façon. Les ministres ont suivi leurs chefs : leurs délibérations sur l'accord C. G. T.-patronat ont donc reflété une réserve qui est voisine de la désapprobation.

Mais le gouvernement ne pouvait pas plus conclure à un rejet pur et simple qu'à une approbation inconditionnelle. Il n'est pas de force à se mesurer, dans une lutte ouverte, avec ces deux puissances que représentent la plus grande force ouvrière et la quasi-totalité des patrons. Etait-ce souhaitable, d'ailleurs, puisque l'accord du 1er août apportait, sur un plateau, cet apaisement social recherché en vain depuis le 15 mai ?

M. Ramadier a donc repris le chemin des transactions. MM. Philip et Daniel Mayer ont été chargés de négocier en son nom. De bipartites, ces pourparlers sont devenus tripartites. La C. G. T. ne s'est pas prêtée sans mauvaise humeur à cette discussion. Mais cette intransigeance n'a pas eu d'incidence immédiate sur la trêve des congés payés, que l'on a si péniblement gagnée depuis le 15 juillet.

L'Afrique du Nord arrivera-t-elle sans secousse profonde à cette fin du Ramadan 1947, que les prophètes de malheur représentaient depuis longtemps comme une date historique ?

En tout cas, la Tunisie a été le théâtre d'incidents sanglants. L'U. G. T. T., qui est, en fait, la filiale syndicale du Destour, avait organisé une grève générale pour protester contre l'insuffisance du minimum vital, fixé à 4.800 francs. Les autorités de Tunis ont dû prendre quelques précautions. Au cours de la réquisition des chemins de fer de Sfax, les grévistes ont accueilli la troupe à coups de grenades. Les soldats ont répliqué. Bilan de l'opération : 25 morts et 150 blessés.

Nul doute n'est permis sur le caractère des incidents. Les heurts entre communistes et grévistes prouvent que les premiers voulaient être présents, mais qu'ils n'étaient pas les instigateurs. Le minimum vital a été un prétexte. C'est l'agitation nationaliste qui a fomenté la grève et armé les grévistes.

Si le calme est revenu rapidement, il est manifeste que le Destour ne s'est pas apaisé après les concessions qui lui ont été faites. Il ne reconnaît pas le ministère Kark, tunisien pourtant, qui assiste le résident : il le qualifie d'agent de la France.

Fort heureusement, l'agitation, déjà circonscrite en Tunisie, ne s'est pas étendue à l'Algérie. De ce côté-là, il est vrai, l'émotion est du côté français. Le projet gouvernemental de statut suscite des réactions vigoureuses, dont on voit l'ampleur sans en discerner le terme.

EST-CE LA PAIX EN INDONÉSIE ? (*)

par notre envoyé spécial ANDRÉ BLANCHET

Le 4 août, à minuit, le gouvernement hollandais donnait à ses troupes l'ordre de cesser le feu. Vingt-quatre heures plus tard, le président Soekarno, « convaincu que la voie pacifique est la meilleure et la plus efficace », a, lui aussi, donné l'ordre « aux forces armées républicaines et au peuple qui combat aux côtés de l'armée de cesser toute hostilité ». Cette décision a été prise à la suite du vœu de voir se terminer les hostilités en Indonésie émis par le Conseil de sécurité de l'O. N. U. Si les opérations sont terminées, les difficultés n'en sont pas pour autant aplanies. Les déclarations de M. Sjarifoeddin, premier ministre d'Indonésie, sont à ce sujet significatives. Ne considère-t-il pas que la commission d'enquête désignée par l'O. N. U. devra veiller entre autre « à faire cesser la propagande hostile ; à prévenir la formation de mouvements séparatistes » ? Il semble bien que les Indonésiens entendent obtenir rapidement l'application de l'accord de Linggadjati. Nous assistons à l'aboutissement des idées nationalistes dont notre collaborateur André Blanchet retrace, dans l'article ci-dessous, l'évolution commandée en grande partie par les occupants japonais eux-mêmes.

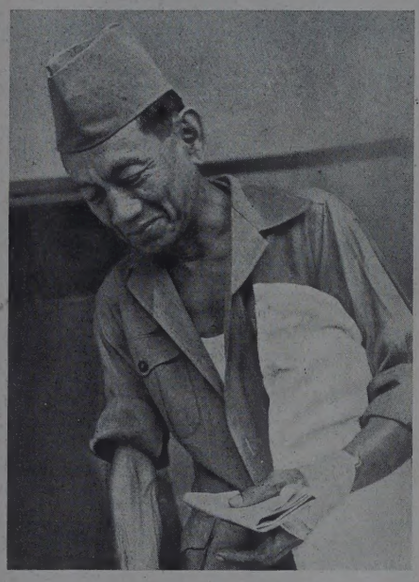
Ce qu'avait commencé Port-Arthur, Pearl Harbor allait, trente-six ans plus tard, l'achever : l'Asie savait désormais que le Blanc n'était plus invincible. Et chaque peuple d'Extrême-Orient en eut la démonstration sur son sol même. Mais ce qui n'eut lieu en Indochine que le 9 mars 1945 s'était déjà produit, à Java, trois ans plus tôt, jour pour jour. A la capitulation japonaise, il y avait trois ans et demi que les Indonésiens voyaient leurs anciens maîtres hollandais, femmes et enfants compris, enfermés derrière des barbelés et traités de la manière à la fois la plus brutale et la plus humiliante par les seigneurs de la « Grande Asie Orientale ». La capitulation devant les Japonais entraînait de la part des républicains, comme ailleurs du Viet-Minh, l'argument juridique suivant : la puissance colonisatrice ne saurait prétendre à rétablir sa souveraineté sur des territoires qu'elle fut incapable de défendre ni se prévaloir d'aucun droit sur des populations qu'elle abandonna.

Salués en libérateurs, les vainqueurs reçurent un accueil enthousiaste. Certes, ils ne tardèrent pas à montrer qu'à l'impérialisme européen ils ne faisaient que substituer le leur, et avec des méthodes souvent plus brutales et plus méprisantes. Les indigènes s'aperçurent qu'une discrimination de race avait remplacé la discrimination de couleur. Aussi, les sentiments de la population envers les Japonais se changèrent-ils en haine. Mais il en allait tout autrement avec les leaders nationalistes, qui, à l'exception de quelques-uns, comme Sjahrir et Sjarifoeddin, participèrent avec fougue aux entreprises nippones. Peut-on parler de collusion avec l'ennemi ? Du point de vue hollandais et allié, assurément. Les Indonésiens, eux, n'étaient pas en guerre contre le Japon, qui promettait, au contraire, de les émanciper. Si l'on admet que le but suprême à atteindre était l'indépendance, peu importait qu'elle fût obtenue au prix d'une collaboration, sincère ou non.

On ne doit donc pas s'étonner de voir à la tête de la République indonésienne un Soekarno et un Hatta, toujours aussi populaires auprès de leurs compatriotes, ni s'étonner de leur association avec un Sjahrir et un Sjarifoeddin, qui, eux, résistèrent aux Japonais. Ce qui compte avant tout, c'est la réalisation de l'idéal nationaliste.

Tandis que les Hollandais peuplaient les camps de prisonniers et que, dans l'administration, des postes de plus en plus importants revenaient aux Indonésiens, les Japonais, soit directement, soit avec le concours des « Quatre », encadraient et endoctrinaient solidement le pays. Ainsi, de véritables « Waffen S. S. » javanais s'exerçaient, sous leur commandement, à toutes les formes de combat; la jeunesse, dotée de fusils en bois, recevait un entraînement sportif et paramilitaire s'extériorisant dans des défilés et d'imposants mouvements d'ensemble; des Japonais enseignaient leur langue dans les écoles, d'autres formaient des ouvriers et des apprentis, des policiers. Simultanément, le machiavélique Shimizoe et quelques-uns de ses compatriotes, musulmans, se dépensaient pour convaincre l'Islam de la sollicitude montrée par les Nippons envers ses coutumes et aspirations.

(*) Voir *France-Illustration* des 2 et 9 août.



Le chef du parti communiste indonésien : Alamintook (en haut, coiffé d'un bonnet de police). Ci-dessus, *à l'extrême gauche, le lieutenant général Simon H. Spoor, qui a sous son commandement l'ensemble des forces néerlandaises.* A gauche, *le vice-amiral Albert Samuel Pinke, commandant en chef des forces navales.* A droite, *le colonel P. J. de Broekert, commandant en chef des forces aériennes.*

Les femmes de l'île Madoera, qui vivent dans le plus complet dénuement, viennent se ravitailler à Java. Au départ, leurs bagages sont inspectés pour qu'elles ne puissent emporter d'armes ou de vêtements militaires (photographie ci-dessus). Un groupe de soldats républicains est conduit en prison (ci-contre).

Après avoir passé par la centralisation et la « japonisation », l'occupation nippone inaugura un nouveau stade : celui de la coopération prétendûment volontaire, allant de pair avec la préparation de l'indépendance indonésienne.

Les nécessités du moment justifiaient cette évolution : il fallait, d'une part, organiser la guerre totale en utilisant la population pour la défense éventuelle de l'île, et, d'autre part, apaiser le mécontentement des indigènes, ceux-ci étant nourris et vêtus de plus en plus mal. En septembre 1944, l'Indonésie s'entendit promettre l'indépendance par le successeur de Tojo, et des « comités pour la préparation de l'indépendance » furent constitués; on vit apparaître, quoique timidement et toujours au-dessous du drapeau impérial, les couleurs rouge et blanche de l'Indonésie. L'exaltation de l'indépendance s'accompagna de celle de l'esprit de résistance (il s'agissait de transformer Java en forteresse) et d'une recrudescence de la propagande antialliée. C'est à cette époque que les Indonésiens apprirent des Japonais leur hymne national. C'est en novembre 1944 qu'en un solennel autodafé on brûla, au centre de Batavia, les effigies de Roosevelt, de Churchill et de l'ancien gouverneur général Van der Plas. C'est à cette époque, et jusqu'au surlendemain du premier bombardement atomique, que Soekarno répéta en plusieurs occasions son serment de « vivre et mourir avec le Japon » et maudit publiquement « les Anglais et les Américains, nos plus grands ennemis au monde » ; le 7 août, il proclamait encore la nécessité de les « balayer », ainsi que les Hollandais.

Pour sa cause, ce mois d'août 1945 allait être d'une importance déterminante. Convoqué par le maréchal Terauchi en son quartier général, Soekarno prit, le 9, avec Hatta et Radjiman, l'avion pour Dalat, où ils se présentèrent au commandant en chef, parés de toutes leurs décorations reçues à Tokio. Les

En haut : *débarquement, le 21 juillet, à Probolonggo, sur la côte nord de Java, d'un groupe de fusiliers marins néerlandais équipés avec du matériel moderne américain.*

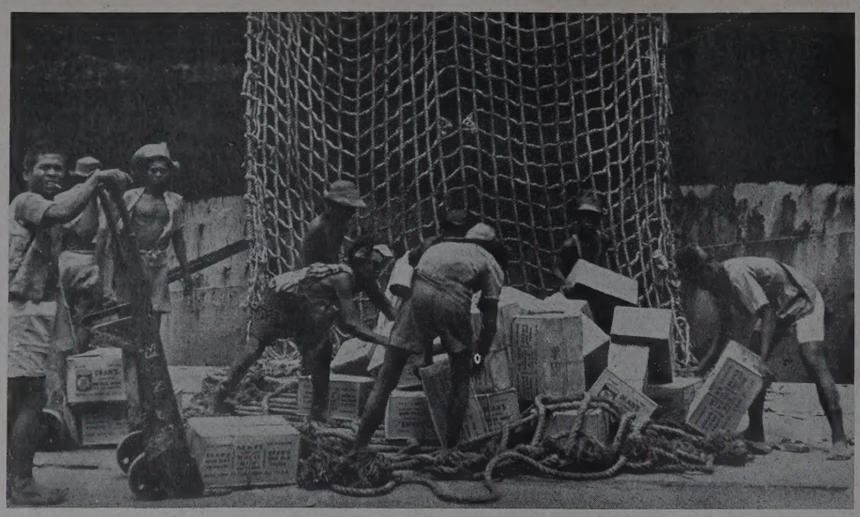
Français internés à la cité Decoux ne surent que beaucoup plus tard l'identité de ces Asiatiques dont la visite leur avait fait dire que Terauchi semblait particulièrement tenir à montrer « son zoo français »... La veille de leur retour à Java, le 13 août, un officiel japonais avait annoncé dans une interview que « le plus grand Etat islamique était sur le point de naître ». En réalité, Soekarno, qui s'attendait à être arrêté immédiatement par les Alliés, puisque le Japon venait de capituler, hésitait à exécuter le plan fixé à Dalat, lequel prévoyait pour le 19 la première réunion du comité préparatoire créé le 7 et la proclamation de l'indépendance par ce comité. Mais le temps pressait : le 24, date prévue pour cette proclamation, les Alliés pouvaient avoir débarqué. C'est alors que, le 16, des jeunesses indonésiennes kidnappèrent Soekarno et Hatta, les obligeant à proclamer la République à l'aube du 17. L'histoire devra élucider si ce « coup de force » fut réellement, suivant la version hollandaise, une machination de Shimizoe ou l'initiative spontanée d'Indonésiens fanatiques. Les jeunes conjurés partirent de la maison du vieux philosophe Hadji Agoes Salim, le seul survivant des précurseurs nationalistes du début du siècle, qui nous confirma personnellement ce point. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas le commandant en chef nippon de formuler publiquement des vœux, ce même 17 août, pour l'indépendance de la jeune République et d'organiser le transport des six délégués choisis dans les autres territoires de l'archipel pour constituer, avec les membres du comité nommé par les Japonais le 7 août, le « Comité national d'Indonésie ».

L'ancien vainqueur s'effaçait au second plan. Le rôle des Japonais prenait fin, mais non sans qu'ils l'eussent exécuté jusqu'au bout, puisque leurs troupes, au même moment, contrairement aux stipulations de l'armistice, remettaient aux Indonésiens déjà entraînés antérieurement par elles la totalité de leurs armes (ceci à Java seulement). Ainsi, la République indonésienne aura tout dû aux fils du Soleil Levant.

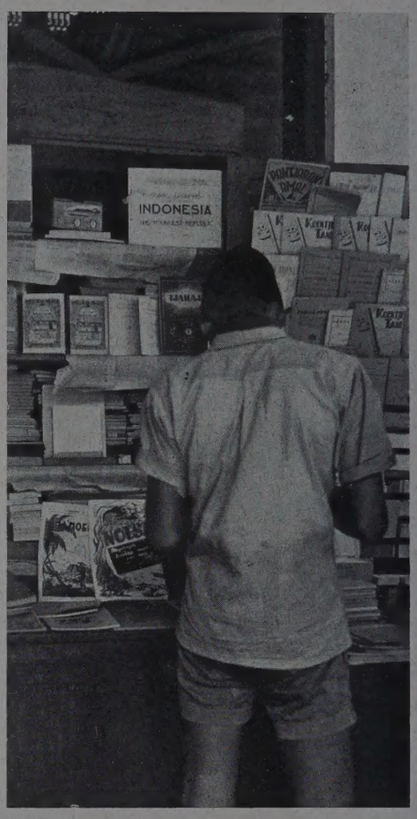
Non seulement Soekarno ne fut pas arrêté, mais il eut six semaines pour asseoir son autorité et organiser son gouvernement. Le général anglais Christison, commandant en chef allié, n'arriva en effet à Batavia que le 29 septembre, et l'ordre donné entre temps par l'amiral Mountbatten au mérachal Terauchi de « dissoudre le gouvernement de la République indonésienne, patronné par les Japonais » était, bien entendu, resté lettre morte. La mission confiée au général Christison, qui ne lui permettait pas de pénétrer dans l'intérieur du pays, impliquait la reconnaissance de la République comme une autorité de fait : un émissaire de Mountbatten avait même, la veille, pris contact avec les principaux leaders indonésiens, à commencer par Soekarno et Hatta. Ceux-ci, vraisemblablement, n'en attendaient pas tant, bien qu'à Saïgon, aussi, le général Gracey eût rencontré les officiels du Viet-Minh. Tout se fût passé différemment, du moins les Hollandais le croient-ils, si MacArthur avait eu, comme prévu, la responsabilité d'occuper les Indes néerlandaises. Mais les Anglais ne disposaient que de troupes indiennes, qu'il ne pouvait être question d'engager contre leurs frères de couleur, voire de religion. Ces raisons décidèrent le général Christison à différer tout débarquement d'unités néerlandaises, afin que les Indonésiens n'eussent aucun doute quant au caractère non politique de sa mission et acceptassent ainsi d'y coopérer dans une certaine mesure. Quant à lui, il s'occuperait uniquement de désarmer les Japonais et de libérer les prisonniers et internés alliés. Les Hollandais ne dissimulèrent pas leur déception, mais durent bien accepter cette politique.

En dépit de ces précautions britanniques, les Indonésiens se rendirent compte que les Hollandais, tôt ou tard, reprendraient pied dans leurs anciennes possessions, et ceci en accord avec les Alliés. Aussi, l'occupation par les troupes anglaises des huit villes choisies pour y ramener les Européens libérés se heurta-t-elle à des oppositions locales, dont certaines atteignirent les proportions de véritables combats. Ce n'était donc pas la paix, et aucun blanc n'eût pu s'aventurer en dehors des zones tenues par les Alliés sans risquer sa vie. Faute de contrôler l'intérieur du pays, et notamment la capitale où Soekarno avait installé son gouvernement, Jocjakarta, le commandement allié demeura incapable, plusieurs mois durant, d'obtenir la mise en liberté des internés civils ; c'étaient autant d'otages aux mains des Indonésiens, et leur nombre s'élevait encore, un an après la capitulation nippone, à quelque vingt mille personnes. Pour la même raison, les Anglais devaient se contenter de donner des ordres aux Japonais du centre de Java et Sumatra par l'intermédiaire de leur général, sans avoir les moyens d'en assurer eux-mêmes l'exécution. Cependant, entre Britanniques et Indonésiens, les relations officielles les plus correctes, voire courtoises, ne cessaient pas de régner pour autant. Le général Christison visita une exposition d'art javanais, son successeur reçut avec les honneurs un « général » d'aviation indonésien, ancien lieutenant de l'armée néerlandaise, et le « premier ministre » Sjahrir, chez qui dîna d'ailleurs sir Clark Kerr, était fréquemment invité à des cocktails très officiels. Et quand les troupes néerlandaises commencèrent à débarquer, à partir du 1er avril 1946, des villes comme Batavia se

Ci-dessus : *trois fusiliers marins avancent sur les quais de Probolonggo incendiés.* — Ci-dessous : *les commerçants de Java sont payés avec quatre monnaies : les billets de la Banque javanaise de Batavia, émis en 1942, des coupures émises par les Japonais, de la monnaie républicaine et des florins.* — Ci-contre : *la misère est effroyable et l'état sanitaire des enfants est, en particulier, très inquiétant.*



Ci-contre : *l'arrivée à Batavia d'un navire américain est un événement. Les coolies font preuve d'une ardeur inaccoutumée pour le décharger, dans l'espoir de recueillir quelques provisions.* — Ci-dessous, *la proportion d'illettrés atteint 90 % ; c'est pourquoi le gouvernement fait un effort pour que les ouvrages éducatifs soient largement diffusés.*



trouvèrent simultanément aux mains de trois administrations juxtaposées : l'anglaise, la hollandaise et l'indonésienne, sous trois drapeaux différents, situation assurément unique. On voyait ainsi, dans la police mixte créée par les Anglais, Hollandais et Indonésiens porter le même brassard. On en arriva même à voir des armes anlgaises entre les mains de tout le monde : des Hollandais, évidemment, des Chinois, constitués en police d'auto-défense contre le terrorisme, mais aussi des militaires indonésiens ; ceux-ci, en effet, reçurent du commandement allié la double mission de ramener les ex-prisonniers de guerre et internés et d'évacuer vers Singapour ce qui restait de l'armée japonaise. De même, des camions anglais furent prêtés, en certains endroits, aux Indonésiens, en d'autres, aux Japonais, ce qui contribua à augmenter l'impression d'inextricable confusion donnée, il y a un an, par les deux grandes îles de la Sonde. Qu'on songe qu'un tract rédigé par le commandant en chef japonais et lancé par l'aviation alliée enjoignait aux déserteurs nippons de se rendre... aux forces indonésiennes ! Des milliers de soldats de Terauchi quittèrent ainsi Java pour leur camp d'internement au large de Singapour, sans que l'autorité du vainqueur leur fût apparue autrement que sous l'aspect de ces Javanais instruits et armés par eux-mêmes. A tous les égards, la mission impartie aux Britanniques à Potsdam avait donc connu l'échec.

La République, cependant, s'implantait de plus en plus profondément dans le pays. Elle se fortifiait moralement et politiquement par l'accession au gouvernement d'hommes moins populaires, mais plus pondérés que Soekarno, et, au premier rang, Sutan Sjahrir, en même temps que par des contacts avec le monde extérieur et des interventions à l'O. N. U. en sa faveur, dont la plus insistante et la plus importante fut celle de la délégation ukrainienne et de M. Manuilsky. Mais, simultanément, la République s'affaiblissait par des dissensions intérieures, par l'opposition de la fraction restée à Batavia et du gouvernement de Jocjakarta, par le particularisme extrémiste de l'armée. On en vit une manifestation caractéristique lorsque le gouverneur de Sumatra, qui avait proclamé la République dans la grande île, au début d'octobre, vint, en mai 1946, demander refuge aux Alliés... On le vit encore, un mois plus tard, à l'occasion de l'enlèvement et de l'internement de Sjahrir par des militaires. D'autre part, tout accord avec la République se révélait d'application difficile, trop d'activités échappant à l'autorité du gouvernement. Cette autorité, lorsqu'elle se manifestait, revêtait souvent, d'ailleurs, un caractère dictatorial. Il est vrai que ce mouvement, comme celui du Viet-Minh, sacrifiait beaucoup aux rites de caractère fasciste, par exemple dans ses démonstrations de masse et ses mouvements de jeunesse ou dans l'habitude de se saluer au cri de « Merdeka » (Indépendance).

Née de l'occasion japonaise et de la volonté d'un groupe infime, cette république a aujourd'hui de profondes racines dans toute la population, celle de Java du moins : son influence ne saurait plus être effacée. Cette influence a-t-elle appris de manière durable aux Indonésiens la haine des Hollandais ? De ce facteur dépendra, en dernier ressort, l'avenir de la Hollande en tant que puissance coloniale. Non, les Indonésiens, dans leur ensemble, ne détestaient pas ces maîtres, dont trois siècles de vie commune leur avaient appris à connaître les qualités et les défauts. Dans d'innombrables cas, ils les aidèrent même à travers les barbelés japonais, et, lors de leur sortie des camps, vinrent au-devant d'eux les bras chargés de présents. Officiellement, la propagande républicaine n'attaquait pas particulièrement les Hollandais, sa radio proclamant même : « Les nationalistes deviendront modérés ou extrémistes, suivant l'attitude hollandaise à l'égard de l'indépendance. » D'ailleurs, les rapports entre officiels des deux parties, à Batavia, étaient généralement cordiaux et partout les troupes hollandaises fraternisaient sans contrainte avec la population des zones occupées par elles. Mais voilà que risque de se confirmer le propos que nous tenait, l'an passé, le ministre des Affaires étrangères, Agoes Salim : « Si les Hollandais nous attaquaient, ils perdraient ce qu'on leur garde encore de sympathie. » L'action actuellement en cours, qui a partiellement pour objet de restaurer le prestige néerlandais, aboutirait à la ruine d'un empire, si elle apportait par malheur dans cette région du monde les ferments d'une haine perpétuelle, haine qui ne troublerait pas seulement Java, mais contaminerait aussi certainement tout le reste de l'archipel. Les richesses de l'Indonésie seront exploitées en accord avec ses habitants ou seront perdues pour l'Europe.

La pénurie de médicaments est telle, que, lorsqu'un navire en a apporté une petite quantité, les gens font la queue pendant des heures devant les pharmacies, dans l'espoir de se procurer les remèdes les plus indispensables.

LE JAMBOREE DE LA PAIX

En 1920, à l'Olympia de Londres, huit mille scouts, venus de vingt pays, proclament « chef scout du monde » Baden Powell, fondateur du mouvement. C'est le premier « Jamboree », d'un mot indien signifiant rassemblement général des tribus.

Depuis, à l'exemple des peuples de l'Hellade, qui célébraient tous les quatre ans les Jeux olympiques, les assises internationales du monde scout se succéderont, groupant un nombre croissant de délégués, en 1924 près de Copenhague, en 1929 en Angleterre de nouveau, en 1933 en Hongrie, en Hollande en 1937.

Lors du troisième Jamboree, qui se tint à Liverpool-Birkenhead, Baden Powell, promu l'année même lord Baden Powel of Gilwell, distribuait une flèche d'or aux chefs des délégations de chaque nation. « De tous les coins du monde vous êtes venus pour vous réunir ici en cette grande fraternité, leur dit-il. Aujourd'hui, je vous envoie tous d'Arrowe dans le monde entier. A partir de ce jour, le symbole de la paix sera la Flèche d'or. Lancez-la vite et loin, afin que tous les hommes puissent connaître la fraternité humaine. »

En 1937, à la fin du cinquième Jamboree, il répétait aux scouts, dont le mouvement est déjà interdit en Allemagne et en Italie : « Répandez la fraternité dans le monde... »

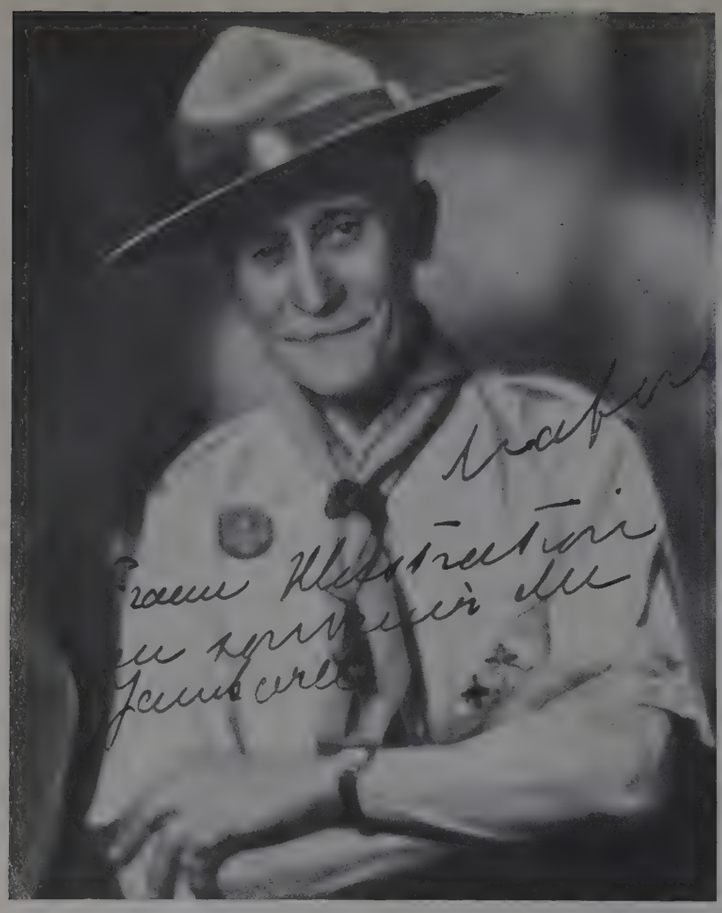
Et la France lançait alors son invitation pour le sixième Jamboree, qui devait avoir lieu en 1941...

Quelle que fut leur bonne volonté, les animateurs du monde scout n'avaient pas lancé leur flèche d'or assez vite ni assez loin. Qui leur en ferait le reproche ? Leur échec fut celui de tous les hommes de bonne volonté qui, depuis 1919, avaient cru à la paix.

Mais le scoutisme, avec un bel et jeune optimisme, réaffirme sa foi ; le premier Jamboree d'après guerre sera le « Jamboree de la Paix ». Foi partagée par les fédérations des trente-neuf nations qui ont répondu à l'appel de la Fédération internationale, et qui groupent à Moisson, au nord-ouest de Mantes, 30.000 garçons venus des quatre coins du monde.

Qui manque à l'appel ?

Trop de nations encore. L'Allemagne, entre autres, où le scoutisme, supprimé dès 1934 par Adolf Hitler, n'est pas ressuscité. Les Alliés redoutent, vu l'état d'esprit de la jeunesse allemande, que la formation de troupes d'éclaireurs n'y soit qu'un facile prétexte à un retour de flamme du nazisme. Toutes les nations aussi où la jeunesse est embrigadée dans des mouvements totalitaires ou politiques placés sous



Le général Lafont, chef scout français, qui succéda au maréchal Lyautey.

Un groupe d'Américains s'embarque à New York à bord d'un navire de gue

le contrôle direct de l'Etat, ainsi l'U. R. S. S., dont quelques « pionniers » viendront pourtant à Moisson à titre d'hôtes et d'observateurs. La Yougoslavie, la Roumanie, la Pologne et l'Espagne de Franco ne sont pas représentées.

Mais tous les autres pays, sauf empêchements d'ordre matériel qui ont rendu impossible le voyage des délégations, participent au Jamboree.

L'organisation du Jamboree a nécessité un effort matériel immense. Ce sont 162 millions de crédits que les pouvoirs publics ont dû accorder à cet effet. Crédits qui n'ont pas été consentis sans dresser des résistances parfois vives, qui peuvent s'expliquer en une époque où l'économie et les restrictions sont à l'ordre du jour. Les adversaires du scoutisme l'ont mis en accusation. Le succès du Jamboree est sa meilleure réponse.

Cette manifestation est la première grande assise internationale depuis la fin des hostilités. N'est-il pas symbolique qu'elle soit l'œuvre de la jeunesse et qu'elle se déroule sur le sol meurtri de notre patrie ? C'est un réconfort et un motif de fierté pour la jeunesse française si particulièrement éprouvée, moralement éprouvée surtout par la guerre, l'occupation et toutes les difficultés actuelles. Elle reprend foi en elle-même et en son destin en inscrivant à son actif une de nos premières grandes victoires de la paix.

Pendant la guerre, le scoutisme a, d'une façon générale, bien mérité de la nation.

Interdit en zone occupée, il s'y était reconstitué clandestinement sous le couvert de la Croix Rouge et d'autres groupements, faisant partout échec aux tentatives de la mainmise des collaborateurs sur la jeunesse. Parmi ses aînés, les « routiers », la grande majorité d'entre eux et les plus valeureux, et les « guides » ont fourni des cadres, des agents de liaison et des combattants d'un dévouement, d'une solidité et d'une capacité remarquables aux diverses organisations de la Résistance. Un jour peut-être pourra-t-on dresser le long martyrologe des scouts et anciens scouts des trois fédérations qui payèrent de leur vie, dans les camps de concentration, le serment qu'ils avaient fait de servir la patrie.

En zone libre, l'action du scoutisme a pu prêter à équivoque par une certaine compromission apparente avec les hommes qui prétendaient parler au nom de la France à Vichy. Cela lui fut reproché. Mais gardons-nous d'exagérer. C'est en grande partie aux efforts de M. André Basdevant, secrétaire général du scoutisme, alors en liaison avec tous les éléments de la Résistance et en correspondance constante avec le Comité des Forces unies de la jeunesse patriotique, que fut écarté le projet d'un groupe unique de la jeunesse française, réclamé avec insistance et acharnement par Marcel Déat.

Le scoutisme français n'a pas failli à sa mission, aux heures de péril ; c'est de bon augure pour le rôle qu'il est appelé à jouer aujourd'hui avec ses 400.000 adhérents, contre 150.000 en 1940, répartis en trois grandes fédérations : *Eclaireurs de France* (60.000) ; *Eclaireurs unionistes*, d'inspiration protestante (30.000) ; *Scouts de France*, catholiques (150.000). Auxquels il faut ajouter une fédération israélite et les deux fédérations de « guides » et d' « éclaireuses » groupant 150.000 jeunes filles. C'est en leur nom à tous que le commissaire général Henri Van Effenterre, qui est professeur à la faculté de Caen, grand mutilé de guerre, le secrétaire général Georges Kohn, pilote aviateur des deux guerres, déporté trois ans en Allemagne, et le chef de camp Eugène Arnaud, ingénieur chimiste et ancien prisonnier de guerre, avec tous leurs adjoints, accueillent leurs hôtes étrangers, dirigent les multiples manifestations de ce camp gigantesque, à la préparation duquel ils travaillent depuis plus d'un an.

L'Angleterre tient toujours la première place, et de loin, dans le scoutisme international. Plus d'un million cinq cent mille jeunes gens et jeunes filles en font actuellement partie.

De 1940 à 1945 les éclaireurs anglais jouèrent un rôle qui leur valut les remerciements publics de Winston Churchill, bien que leur mouvement fût décapité par la mort de Baden Powell en 1941, remplacé par lord Somers, auquel succéda en 1944 lord Rowallan.

Lord Rowallan, qui dirige près de trois millions de scouts anglo-saxons, connaît notre pays depuis longtemps. Il s'y est battu de 1914 à 1915. Il y commandait encore, en 1940, le « Royal Scot Fusiller ». Scout et soldat, disciple convaincu de Baden Powell, il organisa un service d'instruction d'officiers, selon les méthodes scoutes, qui joua un rôle de premier plan à la fin des hostilités.

« Nos éclaireurs, nous explique sir L. E. Sessel, firent pendant la guerre ce que l'on attendait d'eux. Ils assurèrent sous leur seule responsabilité un grand nombre de services dans la défense passive. Ils récupéraient ce que l'on pouvait sauver des meubles après les raids, allaient chercher de l'eau pour les femmes, dont les époux, mobilisés ou à l'usine, étaient absents, rassemblaient la récupération des déchets, etc.

» Le boy-scout est formé pour faire face au cas exceptionnel et au danger.

» Les boy-scouts furent, enfin, sur le champ de bataille, à la hauteur de leurs camarades sur le front civil. »

La délégation des éclaireurs anglais est de beaucoup la plus nombreuse au Jamboree. Ils sont arrivés par groupes compacts de plus de mille et forment un contingent de sept mille éclaireurs débarqués de Grande-Bretagne et de mille scouts venus de toutes les colonies et dominions du Commonwealth britannique.

Nombreuse aussi la délégation américaine, qui nous est venue à bord de deux des navires de guerre de la plus puissante flotte du monde. Chacun des quarante-huit Etats de la Confédération y est présent, y compris celui de l'Alaska. Avec eux un authentique représentant des Pieds-Noirs, un de ces Peaux-Rouges à longue tresse auxquels le scoutisme, fidèle à Fenimore Cooper, emprunta leurs totems, leurs danses, et auxquels il est redevable aussi, pour une bonne part, de ce culte de la nature, de cette vie en plein air qui sont une de ses principales caractéristiques.

Des témoignages déjà nombreux recueillis jusqu'à maintenant, il ressort que partout, pendant la guerre, le scoutisme fut digne du rôle que son fondateur lui avait assigné.

Au Jamboree, l'importance du scoutisme est affirmée par la personnalité même de ceux qui dirigent les délégations étrangères : lord Rowallan, pour l'Angleterre ; le prince héritier Jean, pour le Grand-Duché de Luxembourg ; le comte Bernadotte, directeur de la Croix Rouge internationale, pour la Suède ; et, pour les Suisses, M. Zimmerman, qui compte parmi les plus clairvoyants hommes d'Etat de la Confédération helvétique.

On sait que jusqu'à sa mort le maréchal Lyautey s'intéressa activement au mouvement et qu'il fut « chef scout » de six associations françaises ; le général Lafont lui succéda.

L'uniforme, la culotte courte, les bouts de ruban, les galons, les insignes, les cris sauvages, les jeux, toutes les manifestations extérieures du scoutisme lui donnent, pour l'observateur superficiel, une apparence essentiellement puérile. Certains bons esprits lui ont reproché, dernièrement encore, de provoquer

De jeunes Indiens font escale à Londres avant de gagner Moisson.

Des scouts français traversent la Manche à la nage pour inviter les scouts anglais.

chez ses adeptes un infantilisme prolongé.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant : tout cet accoutrement, ce déguisement si spécifiquement scout qui choque quelques esprits graves est beaucoup plus qu'un accessoire. Il affirme l'unité du mouvement fondé, il y a quarante ans cette année, par Baden Powell, il extériorise une méthode.

En suivant, ces jours-ci, dans la grande arène du Jamboree les jeux, les représentations, les démonstrations, en admirant dans les divers « sous-camps » les travaux et les réalisations si variées dues à l'ingéniosité des éclaireurs, l'observateur découvrira l'expression d'une technique, d'une méthode d'éducation.

« Le scoutisme est un jeu », aimait à répéter son fondateur. Mais c'est un jeu qui mène loin.

Partir du jeu, ce besoin essentiel de l'enfance et de la jeunesse, qui demeure, du reste, un des attraits de la vie, pour aboutir aux grandes lois de la fraternité humaine, c'est là le secret du succès de la méthode de Baden Powell. Qui accepte de jouer se soumet à la règle du jeu. Insensiblement, ou mieux, naturellement, le scout parvient à la notion de la discipline consentie, à l'esprit d'équipe et de sacrifice, au respect du chef et de la loi. C'est le jeu dans le cadre de la nature qui fait de lui un homme social.

Malgré deux cycles de guerre, le succès de sa méthode ne s'est pas démenti. Ces notions essentielles d'honneur, de service, de loyauté, de discipline, seul aujourd'hui le scoutisme les propage parmi une jeunesse abandonnée à la dérive, dans un monde écartelé entre un individualisme trop souvent égoïste et hargneux et des totalitarismes broyeurs de la conscience. Ses progrès, dont le Jamboree porte preuve, sont de bon augure pour l'avenir.

Jusqu'ici le scoutisme reste animé par l'esprit de Baden Powell, son sort est entre les mains de ses successeurs. Espérons qu'ils seront à la hauteur de la tâche qui leur incombe. Qu'ils sauront conserver au mouvement cette simplicité si séduisante d'un grand jeu et cet idéalisme sans doctrine, spontané, où la fraternité n'est pas notion métaphysique, mais tout simplement vie fraternelle.

Car la fraternité scoute s'affirme suivant les circonstances, spontanément, par des actes.

Ce jamboree est le premier auquel ne participe pas le chef, le fondateur et l'animateur du scoutisme. Et pourtant jamais peut-être son influence ne s'est affirmée avec tant de force.

Et je songeais à l'hommage que lui rendit Winston Churchill portant sur le scoutisme ce jugement encore plus vrai aujourd'hui :

« Sa devise prend une nouvelle signification au fur et à mesure qu'avancent les années. Dans chaque cœur, il fait retentir son message de devoir et d'honneur : Sois prêt à te ranger fidèlement sous la bannière du Droit et de la Vérité. Peu importe d'où souffle le vent : Sois prêt ! »

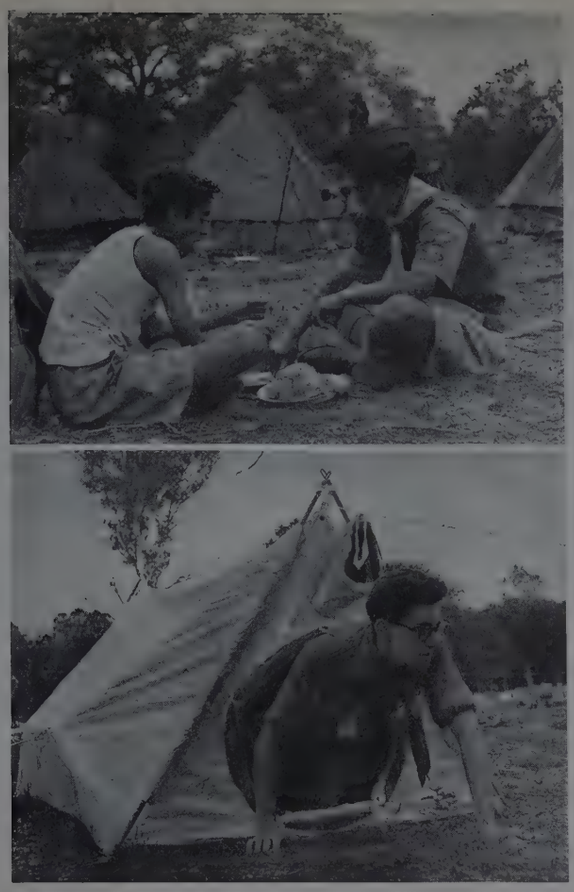
J. Debû-Bridel.

Deux garçons, originaires des Bermudes, pratiquant le scoutisme marin.

JAMBOREE 1947

Après la mort, en 1941, de son fondateur, lord B
Powell — qui avait été promu « chef scout du monde
premier Jamboree, tenu à l'Olympia de Londres en 192
le scoutisme fut dirigé par lord Somers, qui fut lui-m
remplacé à la tête de ce grand mouvement de jeuness
1944, par lord Rowallan. Ce chef scout, vétéran des
guerres — il s'est battu en France en 1914 et 1915 et
commandait, en 1940, le « Royal Scot Fusiller » —
arrivé à Moisson à la tête de la délégation britannique
les scouts français étaient allés inviter en traversan
Manche à la nage. Sa tente (à gauche) porte le nom
Jamborees auxquels il a participé ; elle montre
l'intérêt pour le scoutisme mondial d'avoir à sa
un tel chef, digne continuateur de lord Baden Po

Ci-contre, de gauche à droite : *un scout marin; un Indien aide un de ses camarades à se coiffer de son turban; deux Arméniens en bonnet d'Astrakan ; un Nord-Africain, et un scout marin néo-zélandais.*



Repas frugal de deux Indiens. Une tente moderne.

Des scouts marins français accueillent de jeunes étrangers au bord de la Seine.

A gauche : *lord Rowallan accepte une tasse de thé que lui offre un chef écossais.*

Au centre : *devant la porte de leur camp, des scouts de Ceylan s'entretiennent avec des camarades Français.*

Ci-contre : *Aux carrefours, des poteaux indicateurs donnent la direction de chaque camp et des lieux de réunion.*

Un scout belge qui pratique la devise : « Ayez le sourire ».

SIXIÈME JAMBOREE MONDIAL

Le 15 août 1911, à la nuit tombée, une grande flamme s'allumait dans la forêt de Moisson, qui borde la Seine aux environs de Mantes.

Craignant un incendie, quelques paysans se dirigèrent rapidement vers cette lueur. Et ils virent, assis autour d'un bûcher, une douzaine de garçons revêtus d'un étrange costume. Un chapeau semblable à celui de l'armée américaine coiffait leur tête, un foulard rouge entourait leur cou, et sur leurs épaules ils avaient jeté une ample couverture. Ces garçons écoutaient l'histoire contée par l'un d'entre eux. Puis ils se mirent à chanter.

Les spectateurs de cette scène apprirent ensuite qu'ils avaient assisté au premier feu de camp de « boy-scouts » français.

Trente-six ans plus tard, le 9 août 1947, exactement au même endroit, mais sur un plus large espace, s'est déroulée une autre veillée.

Et les participants, au lieu de douze, étaient trente mille.

Ces trente mille garçons, dont l'uniforme ressemblait à celui de leurs camarades de 1911, portaient des drapeaux qui évoquaient la géographie de notre planète tout entière.

Après avoir défilé à la lumière de torches, ces trente mille garçons entonnèrent, dans toutes les langues de la terre, le même hymne :

Venus de tous les coins du monde,
Unis et forts par l'amitié,
Chantons, dansons, formons la ronde
De joie, de vraie fraternité...

C'était l'ouverture officielle du sixième Jamboree mondial des scouts : le « Jamboree de la paix ».

A l'emplacement du feu de camp de 1911, une ville s'est dressée. Une vraie ville, de cinquante mille habitants si l'on compte tous les hôtes de passage qu'elle abrite.

Sous les arbres, entre les arbres, au bord de l'eau, des centaines et des centaines de tentes forment des hameaux de toile. Il y en a d'immenses et de toutes petites. Il y en a de cubiques et de coniques. Il y en a des jaunes, des brunes, des vertes et des blanches. C'est la cité-champignon de cinquante mille campeurs.

Mais un Jamboree constitue un événement de trop haute portée pour qu'on ait pu se contenter d'une installation rudimentaire. Dans ce camp de Moisson, tout a été conçu, tout est réglé avec un soin extrême.

Depuis deux ans, dans un immeuble de la rue Ampère, à Paris, une équipe de chefs du scoutisme français, sous la direction des commissaires Van Effenterre, Arnaud et Thiebaud, a travaillé sans relâche.

A la demande du gouvernement, l'Assemblée a voté une subvention globale de 162 millions, somme qui ne paraît pas excessive à ceux qui veulent bien songer à la valeur internationale de la réunion, à son intérêt pour le tourisme français, et aux 80 millions au moins de devises étrangères qu'elle fait entrer dans notre pays.

L'Armée (et spécialement le régiment « Rhin

Le camp comporte également un bureau de poste moderne, une horloge géante et diverses boutiques.

En quelques mois, une grande gare, Rosny-Jamboree, a été créée à Rosny. Ses dix-sept voies reçoivent les innombrables trains que la S. N. C. F. a mis à la disposition des organisateurs.

et Danube » et le 5e génie), l'Air, la Marine (dont les navires ont transporté les scouts de l'Union française), l'Education nationale, le ministère de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, les Affaires étrangères, le Commissariat au tourisme, la S. N. C. F., les Ponts et Chaussées, les P. T. T., tous les services publics ont apporté leur concours à la mise sur pied de cette manifestation.

Cinq cents ouvriers et deux mille routiers ont aménagé le terrain.

Et la ville des scouts comporte toutes les commodités et tous les agréments d'une véritable ville.

Vingt kilomètres de routes et douze kilomètres de pistes ont été tracés. Un pont de chemin de fer, le pont Eiffel, franchissant l'Oise entre Conflans-Sainte-Honorine et Andrésy, a été reconstruit. Une gare, dite de Rosny-Jamboree (dont les quais de débarquement sentent encore le bois frais), a été pourvue de dix-sept voies. Plusieurs trains par jour, partant de la gare Saint-Lazare, à Paris, et permettant la correspondance de nombreux convois spéciaux venus de toute la France, y déversent leurs voyageurs. Deux garages peuvent contenir deux cents autobus.

A l'intention des automobilistes, un parc de quatre mille voitures a été installé. A l'intention des aviateurs, un plateau d'atterrissage.

Pour les visiteurs désireux de prendre connaissance du camp sans fatigue, un petit chemin de fer à voie étroite, rescapé de la ligne Maginot, effectue sans répit un circuit de 8 kilomètres, à la vitesse de 9 kilomètres à l'heure. On verse soi-même dans un tronc les 10 francs, prix du voyage : le système de la confiance appliqué au public...

De nombreuses démonstrations (sur lesquelles nous reviendrons dans le prochain numéro) ont eu lieu ou vont avoir lieu. C'est pourquoi, au centre du camp, une arène, dont les grands pylônes blancs se lancent vers le ciel, a été tracée. Elle offre six mille places aux spectateurs. C'est là que, le 9 août, défilèrent toutes les nations ; que, le 12 août, les patrouilles gagnantes de certains concours s'affrontèrent en tournois, que, le 15 et le 16 août, le scoutisme marin et le scoutisme de l'air se livreront à leurs performances, que, le lundi 18 août, à 15 h. 30, se nouera la chaîne des adieux finals.

Chaque jour, dans sept théâtres et des cinémas, des spectacles plus réduits se succèdent. Les scouts y donnent, en costume national ou provincial, des chants et des danses de leur pays. Certains d'entre eux, qui ont acquis en France une grande renommée sur le plan professionnel, apportent leur participation. C'est ainsi que la compagnie Grenier-Hussenot joue *Orion le Tueur* et sa célèbre parade. Joly et Chesnais montrent leurs marionnettes. Un cirque, enfin, fait se rencontrer les folklores de tous les points du monde.

Si le côté pittoresque du Jamboree méritait de retenir l'attention des organisateurs, son côté utilitaire ne devait pas non plus être oublié. Vingt-cinq kilomètres de canalisations d'eau, débitant trois mille mètres cubes d'eau par jour, ont été mis en place. Ils comptent une station de pompage et quatre-vingt-dix rangées de lavabos, douches et W.-C.

D'un central téléphonique partent 300 kilomètres de fils, reliés à cinq cents postes, dont quelques-uns en branchement direct sur Paris.

Un hôpital aligne deux cents lits.

Un marché longe l'arène. On y trouve une banque, un centre de philatélie (des timbres spéciaux, on le sait, ont été émis à l'occasion du Jamboree), un bureau de postes, une agence de voyages, des restaurants et de nombreux magasins.

De plus, cinq foires (de Marseille, de Lyon, de Strasbourg, de Lille et de Bordeaux) sont disséminées au milieu des tentes.

Finalement, ce sont six cents hectares de terrains boisés qui ont été aménagés, dont deux cents en installations.

Les emplacements affectés aux tentes sont répartis en dix-sept sous-camps et cinq camps annexes, plus le grand quartier général.

Les *sous-camps*, si l'on met à part celui qui est réservé aux Eclaireurs marins et celui qui reçoit les Eclaireurs d'extension (aveugles, sourds-muets, allongés, venus d'Italie, de Hongrie, d'Autriche, de Belgique, d'Angleterre, de France), correspondent à quinze provinces françaises : Algérie, Alsace, Anjou, Aquitaine, Auvergne, Bourgogne, Bretagne, Champagne, Dauphiné, Flandres, Languedoc, Lorraine, Normandie, Provence, Savoie.

Chaque sous-camp, signalé à l'attention par une porte monumentale, dont la valeur artistique a été contrôlée par le maître-décorateur Max Ingrand, chef Eclaireur de France, groupe deux mille campeurs. Mais, pour la première fois dans l'histoire des Jamborees, ces campeurs sont mélangés par nationalités.

Ainsi les garçons peuvent-ils vraiment s'approcher et se connaître, amorcer une amitié internationale.

Les *camps annexes* sont parés de noms

Le problème de la nourriture des hôtes du camp a été résolu par la construction d'immenses cuisines.

Le camp, d'une superficie de 100 hectares, peut recevoir 6.000 scouts se succédant toutes les quarante-huit heures.

poétiques : le « camp du Zodiaque » pour les chefs de passage, le « camp de la Fourche » pour les deux mille routiers de service, le « camp des Passereaux » pour les éclaireurs français de passage (d'une superficie de 100 hectares, il peut recevoir six mille scouts se succédant toutes les quarante-huit heures), le « camp de la Ruche » pour les quinze cents cheftaines, guides et éclaireuses aînées de service, enfin, le « camp de la Lyre » pour les musiciens, chanteurs et artistes des troupes théâtrales.

Quant au G. Q. G., il abrite la maîtrise du camp, les délégués étrangers à la conférence scoute internationale et tous les services centraux. Ceux-ci méritent d'être cités, car leur liste donne une idée de l'ampleur des préparatifs :

Direction des relations extérieures : service des réceptions, service des liaisons internationales ;

Direction de la propagande : services de documentation, photo, cinéma, radio, exposition, camp de presse pour les journalistes professionnels ;

Direction du camp : services des activités scoutes, des spectacles, des cultes, des réunions et congrès, de santé, des visiteurs, de sécurité, du journal *Jamboree France* (quotidien illustré, tiré à soixante mille exemplaires) ;

Direction de l'équipement : services des travaux et entretiens, de l'approvisionnement, service du marché et des foires, des liaisons et transmissions.

Direction de l'administration générale : service du secrétariat, de la correspondance, des traductions, de la mécanographie, du fichier, de la réception des campeurs, des finances, du personnel, des assurances et du contentieux.

Il y a même un service des « détails inattendus » !

Depuis le 3 août, après l'inauguration officielle, par une chaleur caniculaire, de la gare de Rosny-Jamboree, des chants, des coups de maillet et le son clair des haches ont retenti dans tous les coins de la forêt de Moisson. Les derniers dispositifs de l'accueil étaient mis en place. Les postes d'eau, les téléphones étaient vérifiés. Le 5, arrivait le contingent de la région parisienne. Le 6, se succédaient dix mille garçons envoyés par nos autres régions et par l'Union française, puis, premiers de nos invités, les éclaireurs de la délégation britannique. Le 7 et le 8, c'étaient les « jamboréens » venus de partout, qui plantaient joyeusement leurs tentes sous leur pavillon national. Leur interprète, un scout français baptisé de l'initiale « Z », était allé les chercher à la frontière et restera avec eux jusqu'à leur départ.

A eux seuls, les Américains sont mille. Transportés sur un navire de guerre spécialement frété pour eux à la demande du président Truman, ils ont apporté une poignée de terre ramassée au pied de la statue de la Liberté à New York. En raison des difficultés de transport, les Chinois, par contre, ne sont que deux.

Un grouillement bigarré d'enfants et d'adolescents, représentant une élite de la jeunesse du monde, anime les allées du camp. On travaille, on rit, on s'interpelle, on échange des insignes et des adresses.

Une atmosphère extraordinaire règne.

S'il est permis à un participant de tous les précédents « Jamboree » de livrer son impression, il peut dire que le camp de Moisson vaut ceux dont il prend la suite dans l'histoire du scoutisme.

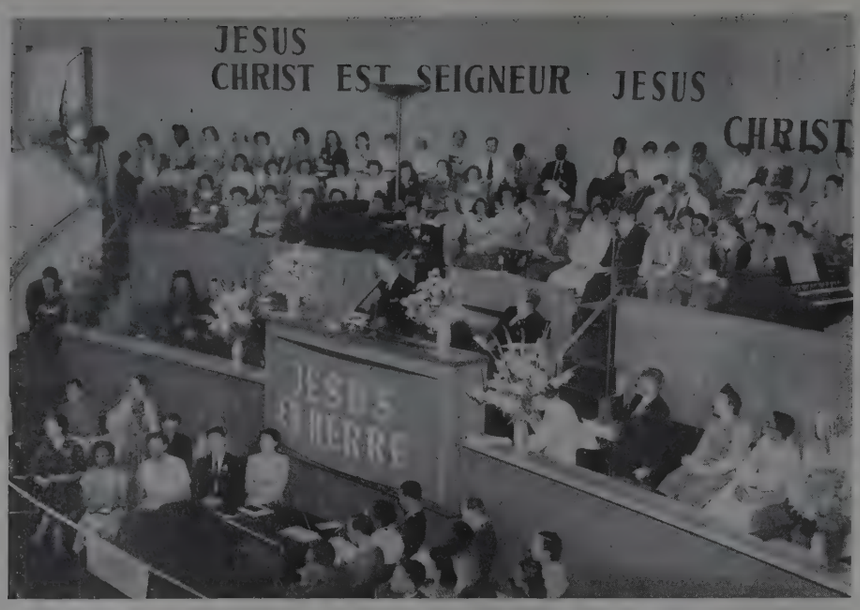
H. Joubrel.

Un ancien train de la ligne Maginot fait sans arrêt le tour du camp.

L'INSIGNE VIVANT DE L'ARMÉE DE L'AIR AMÉRICAINE

A l'occasion du quarantième anniversaire de la création des forces aériennes américaines, qui a été célébré le 1er août, 20.000 hommes de l'armée de l'air ont dessiné sur le terrain de Lakland, dans le Texas, l'insigne de l'aviation. La réalisation de cette démonstration, qui a demandé six semaines de travaux, a nécessité l'emploi de plus de 40 kilomètres de ruban et de ficelle et de plus de 20.000 clous, pour que l'emplacement de chaque homme soit exactement marqué. Enfin, une tour haute de 36 mètres avait été spécialement construite pour permettre au photographe de prendre ce cliché.

Phot. I. N. P.



Ouverture de la deuxième conférence mondiale de la jeunesse chrétienne à Oslo : le pasteur W. A. Visser Hooft, secrétaire général du Conseil œcuménique, prononce son discours. A sa droite, légèrement plus bas, le métropolite Pantaleimon, représentant l'Eglise orthodoxe grecque, et le pasteur C. Bonnevie Svendsen, représentant l'Eglise luthérienne norvégienne. A sa gauche, le pasteur Arnold Mobbs, de l'Eglise réformée de Genève ; Mlle Madeleine Barot, du Conseil protestant de la jeunesse (France), et le pasteur D. T. Niles, de l'Eglise méthodiste de Ceylan.

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE TIENT SON CONGRÈS A OSLO

La première conférence mondiale de la jeunesse chrétienne s'était tenue à Amsterdam, peu de jours avant la guerre. La deuxième a eu lieu à Oslo, du 22 au 31 juillet.

Le mot d'ordre était : « Jésus-Christ est Seigneur. » A une époque dominée par des idoles totalitaires, et dont le nazisme n'est pas le seul exemple, il est révélateur que la jeunesse chrétienne tienne à affirmer quel est le *véritable* Seigneur du monde.

Elle entend d'ailleurs regarder courageusement en face la situation et, selon la formule lapidaire du pasteur Niemöller, première victime du nazisme, n'avoir « ni optimisme ni pessimisme ».

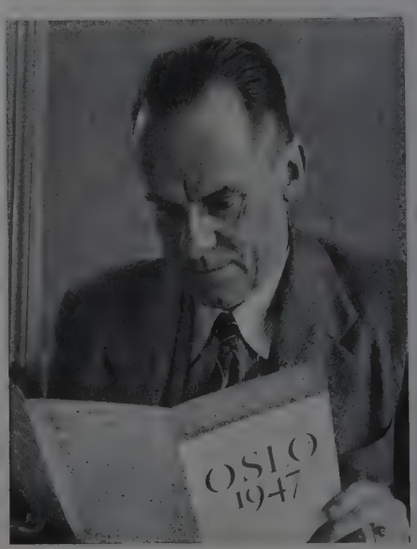
Douze cents délégués étaient venus à Oslo, représentant officiellement les différents mouvements de toutes les jeunesses chrétiennes non romaines. Tous les pays de la terre y étaient représentés, soit soixante et onze nations. Toutefois, il y eut quelques abstentions regrettables, en particulier celle de l'Eglise orthodoxe rattachée au patriarcat de Moscou (U. R. S. S. et Europe balkanique) et celle des Japonais, qui ne purent obtenir l'autorisation de sortir de leur pays. L'Eglise catholique avait officiellement désigné un prêtre et un dominicain pour suivre tous les travaux de la conférence en qualité d'observateurs.

Les Norvégiens s'étaient efforcés de réserver le meilleur et le plus fraternel accueil à tous les délégués. Le jour de la Saint-Olaf, patron de la Norvège, ils avaient organisé de magnifiques excursions dans les environs d'Oslo, dans la montagne et sur le fjord. Et le soir, au stade municipal, une gigantesque manifestation rassembla plusieurs dizaines de milliers de spectateurs.

ROGER BOUTITIE.

Le pasteur Niemöller, une des premières victimes du nazisme, arrive sur l'aérodrome d'Oslo avec la délégation allemande.

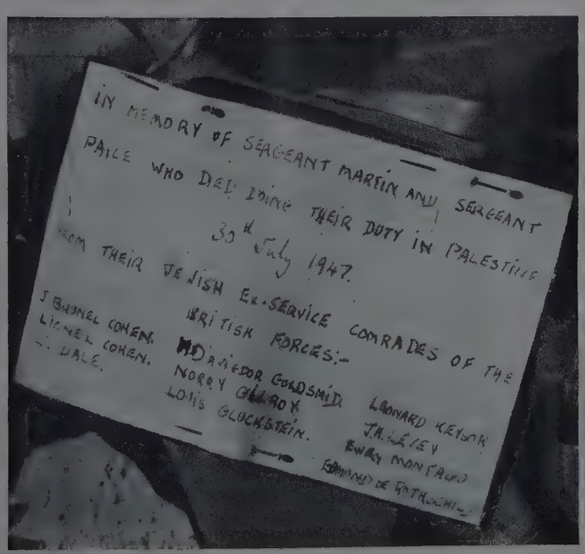
De gauche à droite : le pasteur norvégien A. Johnson, président de la conférence. — Le chef de la délégation française, le pasteur H. Bruston, professeur à la Faculté de théologie d'Aix-en-Provence, ayant à sa droite le pasteur A. Mobbs, de Genève, et, à sa gauche, le pasteur Casalis, aumônier des troupes françaises à Berlin. — Le pasteur néerlandais W. A. Vissert Hooft, secrétaire général du Conseil œcuménique et président de la première conférence mondiale de la jeunesse chrétienne tenue à Amsterdam en 1939, qui accueillit à Oslo la délégation indonésienne.



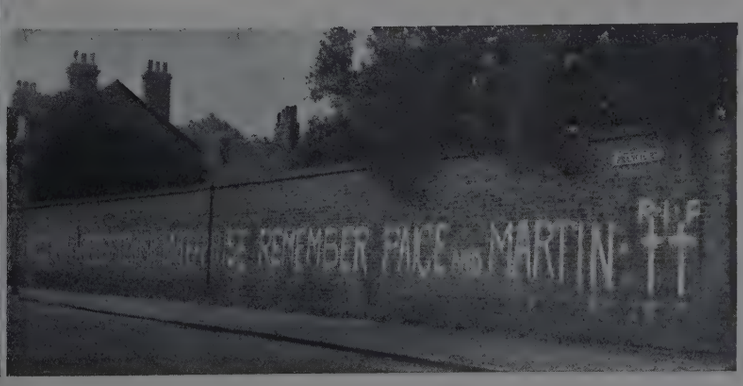
A Liverpool, les vitrines d'une boutique appartenant à un israélite ont été brisées, tandis que la petite synagogue du cimetière juif a été incendiée.

Ci-contre : *les obsèques des deux sergents anglais pendus par l'Irgoun.*

Ci-dessous, à gauche : *six anciens camarades israélites des deux sergents pendus en Palestine ont déposé une couronne sur le cénotaphe élevé, à Londres, à la mémoire des deux suppliciés.* — A droite : *une gigantesque inscription, peinte sur un mur de la ville de Birmingham, prie les passants de se souvenir de Paice et de Martin.*



APRÈS LE MEURTRE DES DEUX SERGENTS



CENTRE DE CANOEISME A PARIS

En cette période de vacances, de nombreux canoeistes parisiens, qui disposent de deux ou trois heures par jour, regrettaient qu'aucune installation ne leur permît de se livrer à leur sport favori, en plein cœur de Paris, à deux pas de chez eux. La plupart d'entre eux, qui ont leur embarcation garée en banlieue, ne pouvaient faire du bateau que le samedi et le dimanche, et c'est à leur intention que le Touring-Club de France vient d'ouvrir, entre le pont de la Concorde et le pont Alexandre-III, un centre de canoe qui permet à tous de faire du bateau n'importe quand et à n'importe quelle heure du jour, entre le lever et le coucher du soleil.

Le but principal de cette installation est de mettre un garage à la disposition des Parisiens, car c'était là le principal obstacle qui leur interdisait les promenades en plein Paris. En effet, peu de personnes disposent dans leur immeuble d'un local suffisamment grand pour qu'une embarcation de 5 à 6 mètres de long puisse y être facilement logée, et, d'autre part, le transport d'un canoe à travers les rues de la capitale n'est pas chose aisée lorsqu'on ne dispose pas d'une voiture.

Désormais, les canoeistes de la capitale peuvent entreposer à demeure leur bateau dans le garage spacieux qui a été aménagé sous les piles du pont Alexandre-III. Ce local est grand, bien éclairé, pourvu d'installations qui permettent de déplacer et de mettre à l'eau les canoes avec le minimum d'effort et, enfin, qualité primordiale, il est bien aéré, c'est dire que les bateaux y sont conservés dans les meilleures conditions possibles.

Si ce garage permet à ceux qui l'utilisent de faire du bateau tous les jours, il a aussi d'autres avantages. Lors de la préparation d'une croisière, il peut servir de « relais » et, en particulier, faciliter considérablement l'acheminement des embarcations vers les gares. Dans ce cas, le règlement intérieur stipule que les canoes peuvent rester cinq jours au garage sans payer de droits, puisqu'ils sont considérés comme étant « en transit ».

Enfin, et voilà qui réjouira tous les fervents du canoe dont l'embarcation est garée en banlieue ou en province : le centre dispose de

quatre-vingts bateaux neufs, des meilleures marques françaises, qu'il loue, à l'heure, à la journée, ou pour un week-end, ou même, exceptionnellement, pour une croisière, au tarif appliqué par la Chambre syndicale patronale des garagistes et loueurs de bateaux.

Il est évident que pour bénéficier des avantages qu'offre ce centre, il est nécessaire de faire partie du Touring-Club de France, et c'est là une condition que l'on comprend aisément, vu les frais considérables qui ont dû être faits pour monter une pareille organisation, ainsi que les dépenses occasionnées par l'entretien et la surveillance du garage.

Ajoutons que les canoeistes peuvent utiliser les diverses installations, telles que vestiaires et placards de la péniche du Touring-Club de France, qui est ancrée à quelques mètres, et qu'ils n'ont d'autres règles à observer que celles dictées par la prudence la plus élémentaire. Il est certain que la circulation sur la Seine de trains de péniches et d'automoteurs oblige les canoeistes à une grande vigilance. Il est donc interdit de naviguer au milieu du chenal, d'approcher des péniches et, surtout, de se faire remorquer. Les sportifs ont d'ailleurs tout intérêt à respecter cette réglementation.

Ainsi, le centre de canoe de la Concorde contribuera à réaliser, pour beaucoup de Parisiens, cette « unité résidentielle » chère aux urbanistes, puisque la capitale ne sera plus seulement pour eux un domicile et un lieu de travail, mais aussi un lieu de délassement.

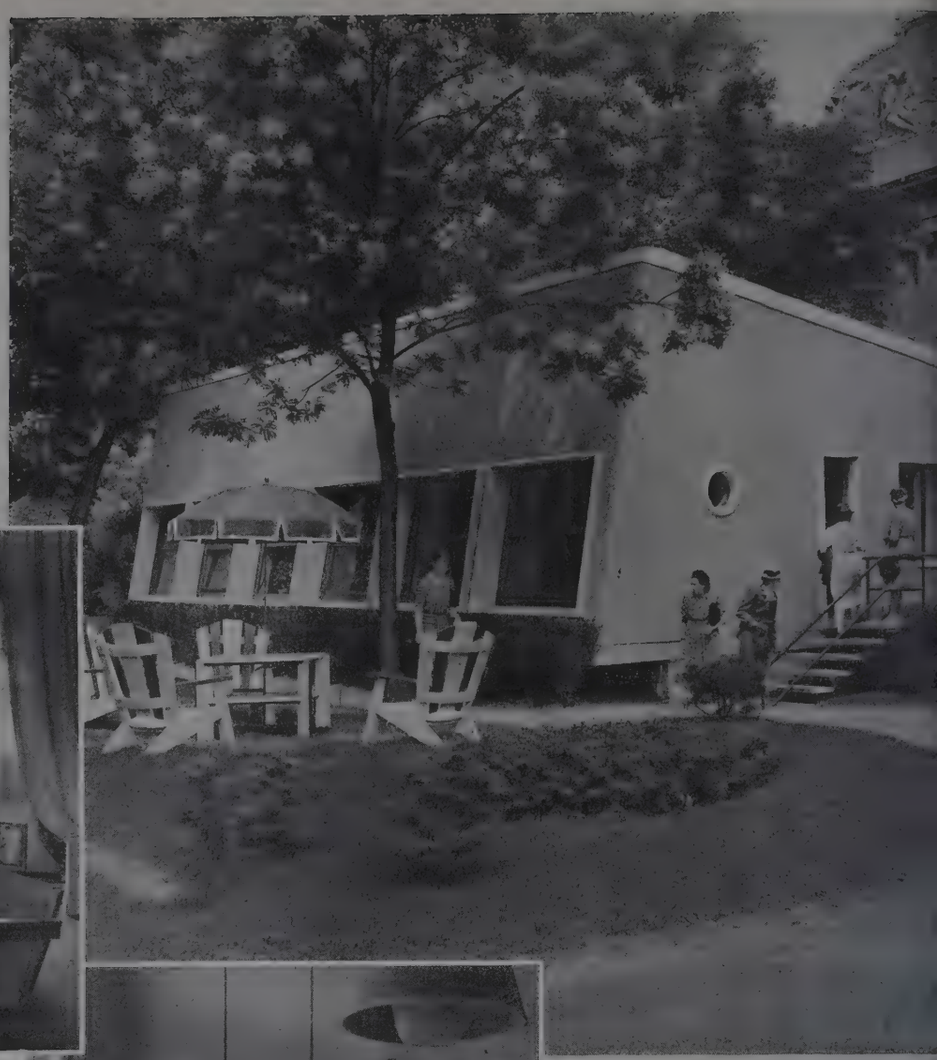
Ce n'est pas une des moindres réussites du centre de canoeisme, qui connaît déjà un succès considérable, puisque plus d'une centaine de bateaux y sont déjà entreposés, que de permettre aux Parisiens, si éloignés le plus souvent des terrains de sport de la périphérie, d'utiliser la Seine pour leurs ébats.

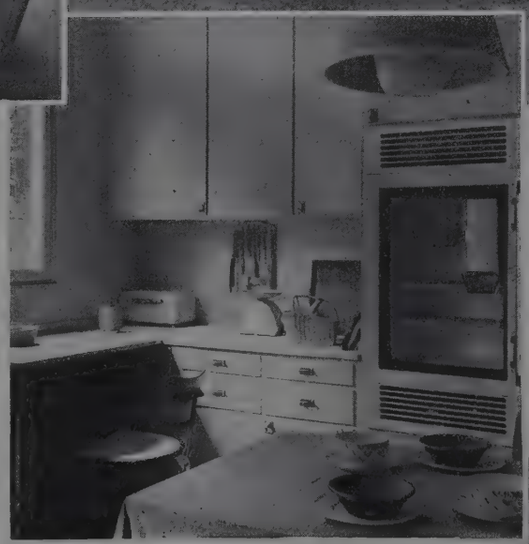
Sans doute une promenade à travers Paris est moins reposante que la descente d'une rivière aux berges enfoncées dans la verdure, mais il n'est que de se promener sur les quais de la Seine, par une belle journée ensoleillée, pour être persuadé que les canoeistes parisiens éprouvent presque autant de plaisir à pagayer entre le Louvre et la tour Eiffel qu'à naviguer en dehors de la capitale. Le centre de canoeisme de Paris pouvait-il trouver un cadre plus enchanteur pour s'installer ?

HENRI BARROY.

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).

URBANISME ET HABITATION





Ci-dessus, en haut : *type de maison construite avec des éléments en ciment* — De haut en bas : *living-room d'une maison préfabriquée, la cuisine et le salon d'une des quatre cents maisons en bois qui ont été offertes à la France par la Suède pour aider à la reconstruction des régions dévastées de Normandie.*

A L'HEURE où presque tous les pays d'Europe ont à reconstruire les milliers d'immeubles que la guerre a détruits, il était intéressant de rassembler en un même lieu les fruits des travaux des centaines d'architectes qui se sont attaqués à ce gigantesque problème. C'est ce qu'a voulu réaliser le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme en organisant au Grand Palais et sur le Cours-la-Reine une exposition internationale de l'urbanisme et de l'habitation.

La Belgique, la Suède, l'Islande, la Suisse, le Danemark, l'Italie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Grèce et, enfin, l'Afrique du Sud, c'est-à-dire dix nations, y sont représentées, en plus de la France.

Sans doute, le visiteur français, parcourant la section étrangère, est-il émerveillé par le confort de certaines habitations individuelles présentées par quelques nations, en particulier, par la Suède et la Suisse.

Mais une promenade à travers la section française est tout aussi instructive. Dans les réalisations de nos architectes, nous trouvons le même confort et les mêmes recherches qui font honneur à ceux qui les ont imaginés. La partie de l'exposition consacrée aux maisons préfabriquées est, à ce propos, des plus significatives : certaines réalisations égalent, et parfois même dépassent en élégance et en ingéniosité les créations des architectes spécialisés d'outre-Atlantique. Sans doute les matériaux employés en France sont-ils parfois moins « nobles », mais il ne faut pas oublier les difficultés considérables que rencontrent les constructeurs. Enfin, si le prix de ces maisons est souvent élevé — il oscille généralement autour de 700.000 à 800.000 francs — il faut également penser que la construction en série ne pouvant être envisagée pour le moment sur une grande échelle et que l'achat du matériel nécessaire à la préfabrication n'étant, par suite, pas amorti rapidement, les prix de revient sont plus élevés.

Si la section de la préfabrication est extrêmement intéressante, la partie la plus instructive de l'exposition est certainement celle consacrée à l'urbanisme. Alors que tant de villes françaises sont à reconstruire, il était utile de montrer au public la façon dont on entend le faire et, surtout, de lui expliquer ce qu'est ce fameux plan d'urbanisme que les sinistrés n'acceptent le plus souvent pas, à tort ou à raison.

Cette exposition, si elle fait malheureusement état de plus de projets que de réalisations effectives, n'en est donc pas moins une réussite.

Phot. *France-Illustration* (Parnotte).

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

INGÉNUITÉS

Le premier livre de M. Roger Peyrefitte, *les Amitiés particulières*, fit quelque bruit quand il parut, il y a deux ans. C'était un livre assez « particulier », en effet, et il était difficile de dire s'il signalait vraiment un talent nouveau, tant il se faisait remarquer d'abord par tout autre chose. On y voyait Corydon chez les bons Pères : avec une inimitié contre les bons Pères et une amitié pour Corydon qui, à un double titre, ne furent pas les meilleures raisons du succès de l'ouvrage. L'anticléricalisme vulgaire, si démodé qu'il paraisse aujourd'hui, se laisse réveiller souvent sans faire le difficile sur la manière dont on le chatouille. Quant à Corydon, qui souffrirait plutôt d'être trop à la mode, il réussissait à trouver auprès de M. Peyrefitte une vertu qui était moins d'originalité suspecte que de naturelle candeur. Ce n'était plus l'amour qui n'ose pas dire son nom, mais celui qui affirme son ingénuité. Un vice ? Allons donc ! Un torrent de pureté languide, un paradis de plaisirs innocents. Les oraisons et les extases de la chapelle se mêlaient, d'ailleurs, à cette mystique « particulière », dans une équivoque qui m'a paru parfaitement odieuse. M. Peyrefitte, lui, ne semblait pas en être gêné du tout. Il nageait là-dedans, si je puis dire, comme un poisson dans l'eau. C'est pourquoi on pouvait difficilement discerner s'il avait un autre talent que d'être prisonnier de la « particularité » dont il exhalait l'enchantement.

La question se posait, devant son second roman, paru ces jours-ci : *Mademoiselle de Murville* (Jean Vigneau). M. Roger Peyrefitte est-il un écrivain dont l'envergure ne se limite point à ce domaine, qui, malgré tout, et sous peine de fin du monde, n'est pas celui de tout le genre humain ? Nous avions de l'espoir en ouvrant le volume. Enfin, il y avait une femme dans ce livre-là, et, mieux, elle en était l'héroïne. Quelle aventure son auteur lui réservait-il ? Nous étions prêts à toutes les indulgences à son égard. La gaillardise même ne nous eût pas fait peur chez cette demoiselle ; elle nous eût plutôt rassuré.

Malheureusement, l'histoire que M. Peyrefitte nous raconte a eu vite fait, au contraire, de nous inquiéter. Non que Béatrix, châtelaine de Murville, soit de quelque façon scandaleuse. Elle vit dans son beau château avec une vieille gouvernante dévote et pudibonde. Si vous avez l'esprit mal tourné, ne cherchez pas de ce côté-là. Sans doute, Béatrix a-t-elle du goût pour les vers de Sapho, mais c'est là une prédilection toute littéraire, et, pour ainsi parler, quasi spirituelle. Le même sentiment anime sans doute cette demoiselle quadragénaire quand elle tient les choses de l'amour pour jeux de vilains : elle prononce ce jugement lorsqu'on lui parle de cotillons troussés par quelqu'un de ses valets dans un fourré de son domaine. Les choses deviennent plus troubles, cependant, lors d'une certaine visite à l'orphelinat dont la châtelaine est la protectrice. Elle exerce le droit de haute justice sur ce petit peuple de jeunes garçons. Et, à l'occasion d'une peccadille, il y a là une petite cérémonie de fessée publique qui a un certain relent Jean-Jacques Rousseau ; avec le talent des *Confessions* en moins, il en faut convenir. Où M. Peyrefitte nous mène-t-il donc ?

Cela commence de devenir plus clair lorsque paraît le frère cadet de Béatrix, Armel de Murville. Car Béatrix n'était maîtresse du beau château et du riche domaine que parce que son frère, héritier du nom et du bien, y consentait. Il menait quelque part la vie d'officier. Le voilà revenu, et démissionnaire. Il n'est pas seul. Il a un tendre ami — nous y voilà, hélas ! — qui s'appelle le duc de Joyeuse. La sève imaginative de M. Peyrefitte est vraiment pauvrette. Notre romancier a eu besoin de relever le nom éteint de cette illustre famille, pour nous faire entendre qu'auprès de ce mignon M. de Murville va jouer les Henri III : il voudrait lui faire épouser sa sœur, ce qui serait le moyen de partager avec lui le beau château et toutes les richesses que son cœur éperdu rêve de lui donner. Faut-il dire que Béatrix refuse tout net ? C'est une grande naïveté, de la part d'un personnage de M. Peyrefitte, de penser qu'un autre personnage du même auteur peut avoir le goût des justes noces.

Ce petit labyrinthe de sentiments fraternels et « particuliers » nous conduirait dans une impasse, si un nouveau personnage ne surgissait pas : le neveu de la gouvernante, à qui est réservé le rôle, en somme, le plus important. Ce neveu est un ravissant adolescent d'une quinzaine d'années. C'est-à-dire qu'il tombe dans le beau château comme marée en carême. Le danger serait évidemment du côté du duc de Joyeuse : le duc trouve à cet âge-là tant de charmes qu'il collectionne les photographies de grands hommes dans la fleur de leur printemps : François-Joseph en petit page, Karl Marx au collège, Poincaré en premier communiant... Mais non, par souci de morale ou pour toute autre raison, M. Peyrefitte n'oriente pas son Eliacin vers le périlleux Joyeuse. C'est Béatrix qui s'intéresse au chérubin. Encore une situation à la Jean-Jacques : après Mlle Lambercier, Mme de Warens... Quoi qu'il en soit, ce chérubin est providentiel. Il va sauver le château et la châtelaine des joyeusetés qui les menacent.

Car M. de Murville et son mignon ont décidé de tout mettre sens dessus dessous dans la propriété : des collections qui datent de la Renaissances, des meubles sans prix et jusqu'aux frondaisons du parc, dont Lenôtre dessina l'architecture. Ils veulent tout moderniser. Béatrix s'affole. Un jour qu'elle avait conduit son enfant de cœur dans le parc pour quelque promenade, le garçon, entre deux baisers, a renversé par mégarde un écriteau signalant un piège à loups. Elle n'a eu que le temps de le tirer à l'écart du piège. Le hasard — est-ce bien lui ? — conduit un peu plus tard la sœur et le frère dans le même sentier, où la sœur n'a pas relevé l'écriteau. Déclic. Blessure. Septicémie. Le frère meurt avant que les collections Louis XIII aient été vendues. Joyeuse s'en va ; pourquoi resterait-il ? Béatrix demeure maîtresse du château historique. — Et le chérubin ? — Pas si vite, mais pourtant...

J'avoue qu'ici j'aurais attendu davantage de la « pureté » de M. Peyrefitte. Il est vrai que je m'y connais mal dans cette pureté-là. Tout de même, j'imaginais que le plaisir de peindre l'enfant en aquarelle ou de le regarder dormir du sommeil de l'innocence comblait Mlle de Murville de la volupté la plus parfaite. C'est peut-être vrai, d'ailleurs. Mais j'avais compté sans le gamin, pas si niais qu'il ne veuille pousser son avantage. Il obtient, pour finir, que les jeux de vilains ne paraissent pas si méprisables à Béatrix, au moins pour une fois dans sa vie. Ce sera cependant la seule fois, la seule nuit. Chérubin y gagnera que la châtelaine l'élira définitivement comme fils adoptif et légataire universel, après l'avoir toutefois banni de sa présence, tant pour le bon ordre des convenances que pour celui d'un si pur amour. Tout est bien qui finit bien, même si l'on n'ose dire que la vertu soit récompensée.

Cette audace, du reste, ne manque peut-être qu'à nous-mêmes. Il semble qu'aux yeux de M. Peyrefitte, du moment qu'un tendre adolescent a su inspirer un amour équivoque, l'ordre du monde soit satisfait. Soyons sûrs qu'il a voulu faire de son livre un roman qui finit bien. Sa littérature est un peu la bibliothèque bleue des situations suspectes. Avec tout ce que cela comporte de conformisme. Car l'histoire du beau château, de son mobilier somptueux, de son train de vie princier est d'une puérilité attendrissante. On n'en voit comme ça qu'au cinéma.

Et je vous en ai assez dit pour que vous ayez discerné que les fils de l'intrigue sont gros comme des câbles ; pas une péripétie, pas un coup de théâtre qui ne se laisse apercevoir de loin à l'œil nu. Dans l'art du roman, comme pour le reste, la vertu majeure de M. Peyrefitte est décidément l'ingénuité. Mais ce n'est pas son tout petit talent qui relèvera le roman français de la décadence où il est tombé.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LES ABANDONNÉES
MON SECRÉTAIRE TRAVAILLE LA NUIT

Il y a quelques années, le cinéma mexicain n'existait pas, sur le terrain international s'entend, car alors Mexico possédait déjà de nombreux studios équipés de la manière la plus moderne et disposant, outre la main-d'œuvre locale, des techniciens d'Hollywood, vu la proximité géographique relative. De là sortait une profusion de 50 à 100 films par an (autant que la France) qui inondaient les salles locales, où ils ne se trouvaient pratiquement en concurrence qu'avec les Américains et s'infiltraient, grâce à la communauté de langage, en Amérique centrale et méridionale.

A une exception près, *les Révoltés d'Alvarado*, tournés peu après le séjour de Eisenstein au Mexique et manifestement sous son influence (on ne peut guère considérer comme mexicain *Tonnerre sur le Mexique*, réalisé par deux Russes pour le compte d'un producteur américain), toutes ces bandes participaient de l'attristante médiocrité qui caractérise toutes les productions sans ambition, que ce soit celles de l'Argentine, de la Suède, de la Belgique ou de l'Egypte.

L'arrivée des émigrés espagnols après la chute de la République, en 1939, fit sentir de bienfaisants effets dans le cinéma, comme dans les autres domaines artistiques et intellectuels. Mais peut-être là moins qu'ailleurs, car les Espagnols n'y avaient jamais brillé.

Le retour dans son pays natal d'une actrice qui avait été une vedette d'Hollywood au temps du film muet, Dolorès del Rio, constitua un facteur plus déterminant. Autour d'elle se constitua une petite équipe, le metteur en scène Emilio Fernandez, un extraordinaire opérateur, surtout pour les extérieurs, Gabriel Figueroa, et un jeune premier typiquement mexicain : deux mètres de haut, des épaules de déménageur, des moustaches grosses de deux doigts et longues de dix centimètres au besoin, et une indiscutable présence physique à l'écran. Tel est Pedro Armandariz.

Depuis trois ans ils tournent sans arrêt (les critiques et les spectateurs de festivals ont déjà pu voir six de leurs films). Et non seulement ils se sont imposés dans leur propre pays, mais ils ont réussi à se faire connaître à l'étranger.

Maria Candelaria fit une très grosse impression à Cannes, qui se

confirma par le succès de l'exclusivité parisienne. Pour ma part, ce n'est pas sans de graves réserves que j'en ferai l'éloge, et ce n'est vraiment que du point de vue de la qualité photographique qu'il mérite le premier grand prix remporté lors de ce festival et que Gabriel Figueroa regagna à Bruxelles pour un autre de ses films.

Les Abandonnées, qui sont projetées aujourd'hui, sont peut-être la bande la moins réussie et la plus caractéristique. On y retrouve les qualités communes à toute la série, les étonnants paysages qui ne se limitent pas, comme ceux d'Eisenstein, aux cactus géants et qui n'en ont que plus de poésie ; l'admirable interprétation de Dolorès del Rio, qui réussit le tour de force, dont peu d'actrices ont été capables jusqu'ici, de refaire une nouvelle carrière vingt-cinq ans après ses débuts et qui, si elle n'est nécessairement aussi jolie que lorsqu'elle tournait *Ramona,* est certainement devenue plus belle et plus émouvante ; la puissance un peu bestiale qui se dégage de la placidité de Pedro Armendariz ; la couleur locale à base de soleil et de cruauté qui baigne les moindres détails à l'insu même, semble-t-il, des auteurs.

Dans *les Abandonnées,* ces éléments sont mis au service de l'intrigue la plus extravagante qu'on puisse rêver. L'excès même de cet arbitraire a fini par me séduire sans que je sache si c'était parce que j'y retrouvais quelque chose du mauvais goût des premiers films muets. *A travers l'orage, la Roue, Eldorado, la Loi des montagnes* et tant d'autres, ou parce que je croyais y découvrir un reflet de l'âme populaire mexicaine, qui doit aimer les effets corsés du mélodrame autant que la bigarrerie des étoffes et la largeur des sombreros.

Fille séduite et vil séducteur, mariage fictif et père entiché de l'honneur de la famille, prostituée au grand cœur, bandit paré de toutes les séductions, fils connaissant la richesse et la gloire grâce au sacrifice de sa mère restée dans l'ombre, tout y est, rien n'y manque, jusqu'au numéro des bouis-bouis où des figurantes tentent de faire froufrouter des dessous amidonnés au rythme d'une chanson vulgaire. Mais je ne me porte pas garant que d'autres y trouveront le même plaisir que moi.

La comédie légère, que les Américains ont portée à un point de perfection avec *Lady for a day,* de Franck Capra, *Toute la ville en parle,* de John Ford, *My Man Godfrey,* de Léo Mac Carey, et bien d'autres encore, a eu trop de succès pour ne pas avoir engendré une multitude de contrefaçons, qui étaient parfois signées de ceux auxquels nous devons

DOLORÈS DEL RIO, DANS « LES ABANDONNÉES », RÉUSSIT A REFAIRE UNE NOUVELLE CARRIÈRE VINGT-CINQ ANS APRÈS SES DÉBUTS.

les originaux. Ce qui me rappelle un épisode d'un tome des *Hommes de bonne volonté* (je ne sais plus lequel, mais c'était un de ceux qu'on peut lire d'un bout à l'autre : il n'y en a pas tant), où le héros, possédant une réputation de brillant causeur, se croit obligé de la justifier à chaque dîner où on l'invite. Pendant tout le repas, il se torture les méninges ce jour-là pour trouver une repartie spirituelle : en pure perte. L'inspiration ne vient pas. Au dessert, en fin de compte, il parvient à placer un à-peu-près médiocre, qui arrache un sourire de complaisance aux convives.

C'est bien tout ce que la projection de *Mon secrétaire travaille la nuit* tire du spectateur le moins difficile, en dépit de la conscience professionnelle des acteurs adroits que sont Rosalind Russel et Fred Mac Murray et de ce vieux routier de la mise en scène qu'est Mitchell Leisen.

LES GRANDS MÉMOIRES DE LA GUERRE

« LA FRANCE A SAUVÉ L'EUROPE »

« Député depuis 1919, plusieurs fois ministre, président du Conseil au moment du désastre, j'ai beaucoup vu et entendu. J'ai pris des responsabilités aussi, avant et pendant la guerre. Je n'en renie aucune. J'ai des comptes à rendre. Je vais les rendre. »

C'est en ces termes que M. Paul Reynaud, dans son *Introduction* aux deux gros volumes de souvenirs qu'il vient de publier (1) précise ses intentions, éveillant du même coup la curiosité du lecteur.

Il tient d'abord à expliquer le titre de son ouvrage : *la France a sauvé l'Europe.* C'est elle, en effet, dit-il, qui, fidèle à ses engagements, ne déserta pas le combat, en septembre 1939, qui, écrasée l'année suivante par les armées du nouveau Gengis-Khan, fut envahie, piétinée, martyrisée, mais, par son sacrifice héroïque, permit aux Nations Unies de s'organiser pour assurer le triomphe final de la Liberté et du Droit.

Les grands cataclysmes historiques ne sont pas le résultat d'un pur hasard. Il en est d'eux, suivant l'image dont se sert quelque part Albert Sorel, comme de ces lames de fond déferlant brusquement sur la grève et que l'œil auparavant n'a jamais aperçues. Aussi, M. Paul Reynaud ne s'est-il point borné à faire le simple récit des faits qui se déroulèrent de septembre 1939 à juin 1940. Dans le tome premier de ses *Mémoires* il cherche les antécédents les plus lointains du drame, fait ressortir l'état de l'Europe au lendemain du traité de Versailles, analyse longuement les tractations nouées, indique les fautes commises et rappelle les occasions dont la France ne sut point profiter en face d'un rival dont la grande force fut précisément de ne pas croire à sa défaite, alors que nous-mêmes nous n'avions plus foi en notre victoire.

Ce premier tome est de beaucoup le plus intéressant et d'une frappe plus personnelle que le second. L'auteur nous montre, dans le chapitre initial *De Versailles à Hitler,* la faillite des réparations qu'il aurait fallu, à l'en croire, exiger en nature et non en une série de paiements échelonnés sur près d'un demi-siècle, le mauvais parti tiré par nous de l'opération de la Ruhr, l'abandon de notre dû après l'échec des plans Dawes et Young et, enfin, cette faillite de notre sécurité le jour où le pacte de Locarno interdit à la France de se servir de sa force. En 1930, « le crime de lèse-patrie » qu'avait dénoncé Foch avant de mourir, dans un article non signé de la *Revue de France,* est perpétré. La Rhénanie est évacuée et, deux ans plus tard, on reconnaît à l'Allemagne l'égalité des droits.

Comment expliquer une semblable politique ? C'est qu'une crise économique sans précédent sévit à ce moment-là dans le monde entier. C'est elle qui fut le *deus ex machina* qui permit le relèvement allemand. Elle éclate aux Etats-Unis en 1929 et ses remous se font sentir un peu partout. Or, de 1924 à 1928, le Reich a connu quatre années de prospérité. Le jour où l'Amérique cessa ses prêts et réclama le remboursement de ses créances, l'effondrement se produisit. L'erreur tragique de Brüning, écrit M. Paul Reynaud, au lieu de faire remonter les prix devenus insuffisants en Allemagne, comme ailleurs, fut de se lancer dans l'impossible entreprise de faire baisser les prix de revient au-dessous des prix de vente effondrés. De graves troubles sociaux s'ensuivirent. Déjà, en février 1932, dans sa lutte contre Hindenburg, Hitler marque un sérieux progrès en totalisant 36,8 % des suffrages. Bientôt, il devient « le dernier espoir de ceux à qui l'on a tout pris ». Chancelier du Reich le 30 janvier 1933, il entame, avec le docteur Schacht, la rude besogne, donnant comme consigne à ce dernier de « remettre sur ses pieds le coursier allemand tombé à terre tout en arrimant sur ses reins la charge d'armements gigantesques ».

On sait trop, hélas ! aujourd'hui, comment fut remplie cette difficile mission. De ne l'avoir pas entravée, nous portons la responsabilité sans pouvoir alléguer la moindre excuse. Dans *Mein Kampf,* le plan monstrueux de domination universelle est écrit noir sur blanc. Rien n'y manque, ni le but visé, ni les moyens à employer. C'est bien la manière allemande. Déjà, aux Tuileries, le comte de Bismarck, goguenard, étalait ouvertement devant Napoléon III ses projets. L'entourage impérial en souriait et, seul peut-être, le sceptique Mérimée se méfiait de « ce Prussien trop poli, à ses yeux, pour être honnête ».

En face de ce redressement, comparable à celui de la Prusse après Iéna sous la forte impulsion des Stein, des Boyen et des Scharnhorst, que fait la France ? Elle continue à négocier. C'est, en 1933, le *Pacte à quatre,* fléchissement d'importance, au dire de M. Paul Reynaud, car il renseigne pleinement Hitler sur nos intentions et marque le renoncement à notre politique traditionnelle, celle de l'équilibre européen. Combien de conférences et de signatures depuis 1919 ! On songe immédiatement au malheureux Charles VI et à sa *Pragmatique Sanction.*

Fait plus grave encore, déclare l'ancien président du Conseil, la France ne sut pas se procurer des alliés. L'alliance avec l'U. R. S. S. s'imposait, assure-t-il. Tout l'indiquait : l'histoire, la géographie, le bon sens. Louis Barthou en avait compris la nécessité, mais il mourut avant d'avoir conclu l'accord que, dans la suite, Laval réalisa, le 2 juin 1935,

(1) Paul Reynaud : *la France a sauvé l'Europe.* Paris, Flammarion, 1947, 2 vol., in-8°, cartes.

mais en le « vidant de son contenu ». La convention militaire proposée par Potemkine fut même repoussée. Une partie de l'opinion publique réagissait, il est vrai, contre ce projet. N'est-ce pas une habitude chez nous de toujours subordonner nos intérêts vitaux à des préférences ou à des antipathies pour telle ou telle forme de régime politique chez nos voisins ? Cependant, l'histoire nous enseigne que M. de La Forest négocia, en 1536, au nom du roi Très Chrétien les célèbres *Capitulations* avec Soliman le Magnifique, que Richelieu, cardinal de la Sainte Eglise romaine, versa des subsides aux protestants de l'Empire et que, plus près de nous, la République radicale resserra son alliance avec le tsar autocrate de toutes les Russies.

Ceux qui attaquaient le plus fortement le projet d'entente franco-russe inclinaient, au contraire, pour un rapprochement avec Rome. M. Paul Reynaud, après avoir retracé le rôle de l'Italie durant la guerre de 1914-1918, évoqué le souvenir de Stresa, de la guerre d'Ethiopie et rappelé les visées de Mussolini sur l'Afrique du Nord, déclare qu'une « alliance avec l'Italie fasciste n'était pas viable ». Nos fautes depuis 1919 attestaient trop notre manque de hardiesse, pour ne pas dire notre impuissance. « Voit-on Machiavel épousant la faiblesse ? Beau sujet de tapisserie ! » ironise-t-il.

Mais, pas plus qu'elle ne s'alliait, la France n'était capable de se fortifier ni de s'armer. La route classique de l'invasion de notre pays passe par la Belgique. On ne semble pas s'en être souvenu. La ligne Maginot, à l'Est, donnait toute garantie. Sur des kilomètres, on y coula du béton, instituant une guerre nouvelle, « une guerre sans larmes », de la même façon que, jadis, M. Salomon Reinach, dans un charmant petit traité, apprenait le grec à son élève Eulalie. Le résultat fut qu'en mai 1940 nos fortifications légères du Nord furent crevées, à Sedan, et celles de l'Est, pratiquement inutilisées.

Quant à l'armée, nous avons, depuis le traité de Versailles, conservé « celle de nos habitudes et non celle de nos besoins ». Un service militaire d'un an, prolongé *in extremis* par une sorte d'expédient, une doctrine de guerre défensive rendue obligatoire par l'outil vieilli dont nous disposons, des cadres non rajeunis et, surtout, une méconnaissance formelle des nouvelles méthodes de combat en honneur outre-Rhin, voilà les grandes raisons de notre infériorité militaire.

Celui qui n'était encore que le commandant Charles de Gaulle avait vu juste lorsqu'il réclamait la création d'un corps cuirassé. Paul Reynaud lui fit écho, dans le contre-projet qu'il déposa en mars 1935 sur le bureau de la Chambre, dans ses ouvrages, ses conférences, ses interventions réitérées à la tribune. Ce fut peine perdue. Rien ne put ébranler le conformisme officiel. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à relire aujourd'hui l'*Instruction du 12 août 1936*, qui demeura jusqu'à la défaite « la charte de l'emploi tactique des grandes unités » et qui maintint intacts tous les principes anciens. Napoléon avait cependant déclaré : « L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution. » Or, l'art demande avant tout de l'imagination créatrice. Est-il injuste d'écrire qu'entre les deux guerres nous avons totalement manqué d'imagination ?

De cette décadence militaire de la France, le chef du gouvernement de mars 1940 rend hautement responsable le maréchal Pétain. Celui-ci, commandant en chef de 1919 à 1931, resté après cette date membre à vie de tous les grands conseils devant lesquels venaient en discussion les problèmes intéressant la Défense nationale, et où sa parole faisait autorité, ministre de la Guerre dans le cabinet Doumergue de 1934, n'a rien tenté, à l'en croire, pour forger une armée moderne et verrouiller les portes de l'invasion.

Hostile à toute fortification solide de la frontière franco-belge, il laissa établir, en 1924, le service d'un an, qu'il maintint comme ministre, plus tard, malgré le grave péril qui allait résulter des « classes creuses ».

Rien ne fut entrepris par lui pour le rajeunissement du haut commandement, pour l'organisation de l'arme des chars, pour celle de l'aviation et d'un ministère, si indispensable pourtant, de l'Armement.

Mais, avant tout, la doctrine du front continu, réputé inviolable, à laquelle il demeura obstinément fidèle et dont il fut l'inlassable propagateur, fit de l'armée française, après la loi de 1927, une armée vouée à la défensive systématique et destinée à s'effondrer un jour sous la poussée brutale d'un ennemi ardent et manœuvrier.

Le 7 mars 1936 est la date fatidique marquant ce que M. Paul Reynaud appelle « la démission de la France ». C'est un nouveau Sadowa, car pas plus qu'en 1866 nous ne pouvons nous décider à l'action. Dès lors, la face est bien perdue. La Belgique revient à sa neutralité d'avant 1914, et, en octobre, comme l'annonce Badoglio, Mussolini se jette dans les bras d'Hitler. Est-ce que la prophétie du vieux Tigre, retrouvée dans un ouvrage qui porte sur la couverture sa griffe rageuse, ne va point se réaliser : « Athènes, Rome — les plus grandes choses du passé — furent balayées de la terre le jour où la sentinelle faillit » ?

En réalité, c'est la crise économique, explique M. Paul Reynaud, qui déclenchera la guerre. En France, les ministres successifs des Finances réédítent les malheureuses expériences tentées à l'étranger. Hitler, installé sur le Rhin, y construit fébrilement la ligne Siegfried, pendant que chez nous l'avènement du « Front populaire » ouvre le duel entre la semaine de quarante heures et la dévaluation. Le franc est finalement dévalué, mais trop tard, estime l'auteur, pour que nous puissions en tirer un réel profit.

Suivent des précisions sur la faillite de notre aviation et sur l'appoint fourni, en 1940, par la R. A. F. Lors de notre entrée en guerre, nous n'avons ni ministère de l'Armement, ni ministère ni état-major de la Défense nationale, ni organisation du haut commandement. Malgré les 41 milliards consacrés à l'armement, en 1938-1939, durant le passage de Paul Reynaud rue de Rivoli — le « miracle français » dont parle le *Times* — notre retard est désormais trop considérable pour nous permettre de rattraper le temps perdu.

Et la guerre vint. En trois coups de hache, Hitler brisa ce qui restait des traités de 1919-1920. Après l'Anschluss autrichien, ce fut le tour de la Tchécoslovaquie, enfin, de la Pologne, au lendemain de l'accord germano-russe du 23 août 1939, « notre Waterloo diplomatique ». Alors commença la « drôle de guerre », où, durant huit mois, l'inaction de notre armée fut plus qu'un crime, mais une faute, eût dit M. de Talleyrand.

Dans le second tome, on ne trouvera pas de révélations sensationnelles, car tous les événements de cette période sont suffisamment connus. M. Paul Reynaud, qui fut toujours hostile à notre entrée en Belgique, déclare que « l'armée française en est morte ». Il parle de la trouée de Sedan, publie le rapport Gamelin du 18 mai sur le désastre, se demande si nous avons du moins utilisé tous nos chars, dont le nombre n'était pas tellement inférieur à celui des chars ennemis (1). Ce sont ensuite les vains essais de redressement, les ultimes tentatives pour retenir l'Italie, la capitulation belge, la tragédie de Dunkerque avec le bilan des pertes subies et celui des effectifs embarqués, la bataille de la Somme, le repli sur la Loire, enfin, les suprêmes convulsions, le conflit violent entre le chef du gouvernement et le généralissime sur la question de l'armistice, le dernier appel à Roosevelt, le départ pour Bordeaux et la démission du cabinet, le 16 juin.

Il importe de signaler, toutefois, le rapport du lieutenant-général sir Alan Brooke, commandant le corps expéditionnaire britannique, sur les opérations du 12 au 19 juin 1940, document qui présente un véritable intérêt. Les considérations sur le gouvernement Pétain, sur la faillite des élites durant l'occupation, le récit de l'emprisonnement de Paul Reynaud au Portalet, à Oranienburg et au vieux château d'Itter, en Autriche, ses entretiens avec Georges Mandel et avec Michel Clemenceau fournissent des détails extrêmement curieux.

A la suite d'une déchirure de la rétine, l'ancien président du Conseil, ayant subi une opération, dut rester quelque temps, les yeux bandés, dans une cave d'Innsbrück. On lui affecta comme lectrice Fraulein Gisèle K., étudiante polyglotte et très sportive. Les conversations qu'il eut avec elle sont révélatrices au plus haut point de la mentalité germanique.

M. P. Reynaud se rendant à l'Assemblée nationale à Vichy en juin 1940.

Il était impossible, dans un aussi rapide aperçu, de faire ressortir toutes les idées contenues dans ces 1.231 pages. Il suffisait, d'une façon aussi objective que possible, d'en dégager les principales en laissant au lecteur le soin de les contrôler à son tour et, s'il l'estime nécessaire, de les discuter.

Mais, après avoir achevé cet examen de l'important témoignage versé au dossier de la guerre par l'un des acteurs du drame où sombra le pays, comment ne pas se rappeler cette phrase de Bossuet : « En matière de politique, on a beau compasser dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu... »

C'est à limiter la part de cet imprévu, si redoutable au cours d'un conflit, que doivent s'employer, dès le temps de paix, l'homme d'Etat et le chef militaire.

Demain, avec cette sérénité et cette sûreté de vue que permet seul le recul des ans, l'Histoire jugera — pour reprendre le titre du livre signé par un autre président du Conseil — quels furent, parmi nos politiciens et nos soldats, ceux qui comprirent vraiment leur rôle, comme ceux qui faillirent à leur mission.

PIERRE PAUL.

(1) Lire à ce sujet l'interview du général Gudérian, par le commandant Rogé, parue dans la *Revue historique de l'Armée* (mars 1947) et reproduite dans les *Informations militaires* (n° 94, 7 juin 1947).

SEP 1 8 1941

LA PENSÉE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

Une librairie française a été ouverte à Tokio. Les principaux journaux et périodiques français, ainsi que les œuvres de nos grands écrivains y sont mis en vente.

PETITES CHRONIQUES

BIBLIOGRAPHIE

La France d'après guerre

Ecrire une histoire du marché noir, en retraçant avec exactitude le rôle complexe que ce fléau a eu dans le monde depuis la guerre, était une œuvre ardue.

M. Jacques Debû-Bridel l'a cependant menée à bien et c'est dire l'intérêt du livre qu'il vient de publier aux Editions de la Jeune Parque, dans la collection « Pour servir à l'histoire de ce temps ».

Examinant en particulier l'action que le marché noir a eue sur l'économie française, l'auteur prouve qu'il est l'aboutissement logique de la politique de Vichy et que ce n'est pas là l'un des moindres méfaits du gouvernement du Maréchal.

De son observatoire étranger, où continue à le reléguer la République, le comte de Paris essaie, dans son dernier ouvrage : *Entre Français* (H. Lefebvre, 25, Faubourg-Saint-Honoré), de diagnostiquer le mal dont meurt lentement et sûrement le régime actuel. Il ne trouve partout que lassitude et angoisse, découragement et inquiétude. Au rationalisme, il oppose la monarchie, qui ne s'enferme dans aucun système dogmatique et qui « ne peut subsister et exister que par un courant réciproque d'amour entre le peuple et le roi ». Après avoir fait l'éloge du général de Gaulle et de ceux qui, avec lui, « ne désespèrent jamais », il conclut en disant que les Français sont las des divisions et qu'ils aspirent à l'ordre et à la justice. De son côté, Jacques Gugenheim, dans sa *Lettre ouverte au général de Gaulle* (Edit. O. C. I. A., 32, rue de Londres), désirerait que le R. P. F. établisse un nouvel ordre économique et social. Il s'en prend au capitalisme, aux fonctionnaires inutiles, au système économique vieillot.

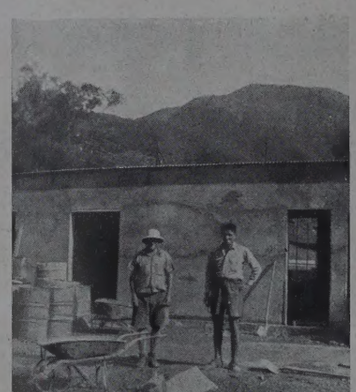
Visages de la Marine

M. A. Thomazi vient de publier aux Horizons de France, dans la collection « Visages de la Marine », que dirige M. Henri Le Masson, un second volume sur *les Marins bâtisseurs d'empire*, qui donnèrent à la France ses possessions d'Afrique. Cet ouvrage, des plus intéressants et fort bien illustré, retrace le rôle essentiel qui fut celui des marins dans la conquête et la pacification de nos colonies, rôle qui est généralement assez mal connu.

Variétés

Derrière une œuvre, a-t-on coutume de dire, il y a celui qui l'a écrite. Or, si plusieurs auteurs et critiques ont déjà analysé à maintes reprises l'œuvre et la pensée de Sartre, personne ne s'était jusqu'alors attaché à étudier la personnalité de celui qui nous propose une nouvelle conception de l'homme. C'est ce qu'a voulu entreprendre M. Marc Beigbeder en publiant *l'Homme Sartre* aux éditions Bordas, dans la collection « Hommes du jour ». L'auteur n'a pas craint d'employer toutes les méthodes et explorations psychologiques pour nous livrer une étude aussi complète que possible de son personnage, étude qui vit beaucoup plus qu'une biographie.

Dans la collection « France et Français » de la librairie Didier, M. Robert Barjot publie un petit ouvrage illustré fort intéressant sur les chemins de fer français. En quelques pages, et sans entrer dans des détails techniques risquant d'effrayer le lecteur, M. Barjot brosse un tableau extrêmement vivant de la vie d'un grand réseau. Tour à tour, il étudie les divers procédés employés actuellement pour la pose des voies, la signalisation, ainsi que les divers modes de traction. Un livre agréable, qu'un brin d'historique n'alourdit pas.



Cette photographie, qui pourrait sembler banale en soi, nous a été envoyée par un de nos abonnés de Nouvelle-Calédonie. Elle montre que les Français d'outre-mer tendent à faire connaître aux indigènes les bienfaits du progrès, puisque la petite ville de Thio va être dotée d'un nouveau bureau de poste que l'on voit ici en cours de construction.

Les blocs de marbre rose provenant des ruines de la chancellerie du Reich, à Berlin, qui avait été regardée au moment de sa construction comme un modèle de l'architecture allemande moderne, vont être employés dans l'édification d'un obélisque élevé à la gloire du maréchal Staline et de l'Armée rouge.

Il semble opportun de profiter de
LA PÉRIODE DE VACANCES pour REVISER VOTRE PORTEFEUILLE
Les conséquences des nationalisations ont modifié complètement la structure de tous les portefeuilles même les mieux composés.
Des avis précis sont donc nécessaires.
L'OPINION
Economique et Financière
L'hebdomadaire le mieux informé et le plus précis de la presse financière
vous renseignera exactement sur les modifications qu'il convient d'opérer compte tenu des difficultés actuelles.
Chaque semaine dans " L'OPINION " :
Editoriaux sur les grands problèmes économiques, de Ch. Rist, de l'Institut ; A. Siegfried, de l'Académie française ; des professeurs L. Baudin, J. Percerou, F. Trévoux, P. Vigreux, etc.
Trois revues complètes : **Bourse de Paris** avec appréciations sur les valeurs. Titres se négociant **hors cote.** Actions cotées seulement aux **Bourses régionales.**
Etude critique pour **chaque augmentation de capital.**
Cote complète des Bourses de Paris et de province, etc.
L'OPINION ne se vend pas au numéro.
Abonn. 6 mois : 200 frs, Essai 1 mois : 30 frs.
1, rue Saint-Georges (9e), C. P., Paris 5110-71.

Tous ceux qui sont sensibles aux mirages de l'aventure et du bled et ceux qui aiment les histoires vraies, où l'héroïsme apparaît sous la simplicité du récit, goûteront pleinement la série de fresques brossées par Terence MacSwiney, sous le titre *Extrême-Sud* (Editions du Mont-Blanc).

Ce sont des épisodes visiblement vécus de la vie ardente et rude de la Légion étrangère. C'est l'image même d'une existence souvent mystérieuse encore pour beaucoup, qui voient en ces hommes peu communs une sorte d'incarnation des héros fabuleux qui peuplent toutes les légendes.

Mais l'auréole d'exploits qui les a rendus justement célèbres ne peut toujours dissimuler des hauts faits plus terre à terre ou des actes moins retentissants. Et quand ces demi-dieux retombent sur le sol il leur arrive de déchaîner, soit le rire, soit l'émotion, soit parfois la pitié, maintes fois jusqu'à l'excès, mais jamais l'indifférence ; le livre de Terence MacSwiney en fait foi.

LE CONCOURS DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS

L'Académie de Stanislas, à Nancy, organise un concours doté d'un prix de 20.000 francs, dont le sujet est le suivant : « L'avenir de Nancy et de sa région. Importance du rayonnement de la cité dans les différents domaines (lettres, arts, commerce, industrie, tourisme). Comment la création d'un aéroport à Nancy peut-elle y contribuer ? »

Les candidats doivent être Français et faire parvenir leur texte (une vingtaine de pages dactylographiées, au recto seulement) avant le 15 octobre à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, bibliothèque municipale, rue Stanislas, Nancy.

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

Tous les jours : 9 h. 10 : (B) Musique symph. — 10 h. : (F I) Une heure de musique classique. — 13 h. 46 : (A) (progr. angl.) Columb. Symph. Orch.

15 AOUT

9 h. 45 : (P) Mélodies de Smetana. — 10 h. : (P) Concert symph. (Dvorak, Brahms). — 10 h. : (B) Bénédictins de Louvain (messe pontificale). — 13 h. 40 : (S) Schubert. — 20 h. : (I M) (Azzurra) Retransmission festival de Salzbourg. — 20 h. 37 : (M C) *Rêve de valse.* — 20 h. 50 : (F N) *Faust.* — 21 h. 30 : (S) Pages lyriques (Bizet, Verdi, Massenet).

16 AOUT

13 h. 30 : (S) Beethoven, par Schnabel. — 20 h. 15 : (H) Orchestre de La Haye, direction Munch (Haendel, Schubert, Brahms). — 20 h. 15 : (B et S) Relais du festival de Lucerne (avec Menuhin). — 21 h. : (M C) Concert symph. (Glinka, Roussel). — 22 h. : (P) Concert symph. (orchestre et chœurs).

17 AOUT

9 h. : (F N) Pièces pour clavecin (Bach, Rameau, Couperin). — 10 h. : (P) Concert symph. (Beethoven). — 15 h. : (B) Nouveaux enregistrements. — 18 h. 50 : (P) *Aïda.* — 19 h. 25 : (F P) Airs italiens, par Giovanna Vitale. — 20 h. : (B) Musique légère. — 21 h. 50 : (H) *Neuvième Symphonie* (Beethoven). — 21 h. 50 : (P) Concert symph. (Mozart, Haendel, Bach).

18 AOUT

14 h. : (B) Musique de chambre (Rameau, Saint-Saëns). — 16 h. 30 : (F N) Musique de chambre (Haendel, Gluck). — 17 h. 15 : (P) Orchestre Fok. — 19 h. : (B) Grieg. — 19 h. 30 : (B. B. C.) Symph. Orch., direction Boult (Wagner). — 20 h. 30 : (F N) Orchestre national (Bach, Ravel, Dvorak). — 20 h. 30 : (P) Concert symph. (Rimsky). — 21 h. 30 : (B) Belles voix. — 21 h. 40 : (M C) Mélodies de Delannoy. — 22 h. : (P) Concert symph. (Suk, Blazek, Jérémisa). — 22 h. 30 : (F N) Fauré (harpe et chant).

19 AOUT

9 h. 50 : (H) Vivaldi, Corelli. — 12 h. : (F N) Musique de chambre ancienne (Couperin, Veracini, Mouret). — 13 h. 30 : (M C) Rhapsodies (Liszt). — 14 h. : (B) Œuvres d'Harsanyi. — 14 h. 30 : (F N) Gluck, Mendelssohn (piano et chant). — 19 h. : (B) Chopin. — 19 h. 30 : (H) Orchestre phil., direction Franz André. — 19 h. 30 : (B. B. C.) Compos. angl. — 20 h. 15 : (P) Concert symph. (Rimsky, Saint-Saëns, Chopin). — 21 h. : (P) Schumann, Ravel. — 21 h. 15 : (B. B. C.) Lond. Phil. Orch. (Mozart, Berlioz). — 22 h. 05 : (P) Concert symph. (Szymanowski, Martinu.

20 AOUT

14 h. : (B) Musique de chambre (Schubert). — 14 h. 05 : (F N) Debussy (piano et chant). — 18 h. 41 : (F N) Musique de chambre (Weber, Pergolèse). — 20 h. : (B) Musique russe. — 20 h. 37 : (M C) Bizet (œuvres oubliées). — 20 h. 30 (P) Œuvres de Ostrôil. — 21 h. 50 : (F N) Quatuor hongrois (Beethoven). — 22 h : (P) *Malher, chant de la terre.*

21 AOUT

11 h. 03 : (H) Sonates de Mozart. — 13 h. : (F N) Maurice Yvain. — 14 h. : (B) Musique ancienne. — 14 h. : (B. B. C.) Welsh Orch. (Schubert, Gluck, Mozart). — 15 h. 45 (P) Stravinsky (musique de chambre). — 20 h. 50 : (F N) Orchestre national (festival Villa-Lobos. — 21 h. : (M C) Concert symph. (Ravel, Debussy, Albeniz). — 21 h. 30 : (B) Musique de ballet. — 22 h. : (P) Chorale morave. — 22 h. 45 : (F N) Maréchal (violoncelle).

LE BRIDGE (N° 33)

ÉTUDE N° 27

♠ 7 6 3
♡ V 10 4
◇ V 10 6 3
♣ R 7 5

entame : ♠ D | NORD / OUEST EST / SUD | ♠ 2

♠ A R 5
♡ R D 8 6
◇ R D 5
♣ A D 6

Personne n'est vulnérable. Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
2 S. A.	passe	3 S. A.	passe
passe	passe		

Ouest entame de la ♠ D et Est fournit le 2. Comment jouer au mieux?

Le préjugé de la ligne.

Voici un joueur de bridge qui croit augmenter ses chances de gagner en quittant la ligne Nord-Sud, qui perd à peu près sans arrêt depuis une heure. Ce joueur se félicite de pouvoir enfin s'asseoir en Ouest-Est, où il espère profiter de la chance de cette ligne.

Qu'en pense la science du hasard?

Il y a une part de vérité et une part d'illusion dans l'attitude de ce joueur.

Il est vrai que, dans la règle, une ligne recevra plus de bonnes cartes que l'autre. Mais il convient de remarquer : 1° qu'on ne peut pas prévoir, avant de commencer la partie, si cette ligne sera Nord-Sud ou Ouest-Est ; 2° que si l'on a observé que Ouest-Est « a eu de la chance jusqu'ici » il n'y a pas plus de raison de voir cette chance continuer que de la voir cesser.

Pour bien comprendre le problème, assimilons la partie de bridge à une partie de pile ou face. Si pile sort, c'est Nord-Sud qui gagne. Si face sort, c'est Ouest-Est qui gagne.

Nous dirons qu'il y a équipartition quand pile est sorti le même nombre de fois que face, ce qui ne peut évidemment se produire qu'après un nombre pair de jets de la pièce de monnaie.

La probabilité de l'équipartition diminue au fur et à mesure que le nombre de jets augmente, et elle tend vers zéro quand le nombre de jets augmente indéfiniment.

Pour fixer les idées du lecteur, la probabilité de l'équipartition est :

50 % pour 2 jets ;
37,5 % pour 4 jets ;
31,25 % pour 6 jets ;
11,2 % pour 50 jets ;
8 % pour 100 jets ;
0,8 % pour 10.000 jets ;
0,08 % pour 1.000.000 de jets, etc.

La probabilité qu'un côté de la pièce, sans préciser lequel, sorte plus souvent que l'autre est évidemment égale à 100 % — la probabilité de l'équipartition. Elle tend donc vers la certitude quand le nombre de jets augmente indéfiniment.

La science du hasard confirme donc bien que, dans la règle, un côté de la pièce « aura de la chance », mais elle ne dit pas si c'est pile ou face.

De même, à la table de bridge, une ligne doit, dans la règle, avoir de la chance, mais on ne sait pas laquelle.

Par exemple, dans 61 donnes sur 100, un côté aura plus d'As que l'autre ; dans 76 donnes sur 100, un côté aura plus de figures que l'autre, etc.

Jetons 4 fois une pièce de monnaie. Ces 4 jets peuvent donner lieu à 16 séries différentes, que voici :

P	P	P	P	1
P	P	P	*F*	2
P	P	*F*	P	3
P	*F*	P	P	4
F	P	P	P	5
P	P	*F*	*F*	6
P	*F*	P	*F*	7
P	*F*	*F*	P	8
F	P	P	*F*	9
F	P	*F*	P	10
F	*F*	P	P	11
P	*F*	*F*	*F*	12
F	P	*F*	*F*	13
F	*F*	P	*F*	14
F	*F*	*F*	P	15
F	*F*	*F*	*F*	16

On doit regarder chacune de ces 16 séries comme également probable avant de jeter la pièce de monnaie pour la première fois. Chaque série a une probabilité de 1 chance sur 16.

La probabilité de l'équipartition est, sur 4 jets, de $\frac{6}{16} = 0{,}375$ ou 37,5 %. En effet, sur les 16 séries, nous en comptons 6 (les séries 6, 7, 8, 9, 10 et 11) où pile est sorti 2 fois. Le lecteur comprend ainsi comment se calcule la probabilité de l'équipartition. Que le dénombrement des séries ne puisse pas se faire directement quand il est trop grand (par exemple sur 10 jets, il y a déjà 1.024 séries différentes) et qu'il faille recourir alors, pour y arriver, à l'analyse combinatoire, cela ne change absolument rien au principe du calcul lui-même.

Ainsi, dans la règle, il est vrai qu'un côté de la pièce de monnaie, une ligne de la table de bridge, doit avoir plus de chance que l'autre.

Félix a parié sur face aux 3 premiers jets et a perdu 3 fois.

Quel raisonnement Félix doit-il tenir au 4e jet?

Félix doit se dire qu'au 4e jet, comme à tout autre, la probabilité de face reste la même que celle de pile : 1 chance sur 2.

Cette conclusion est d'accord avec la précédente, qui dit que la série 1 a la même probabilité que la série 2.

Cependant nous trouvons des joueurs qui se croient en droit de raisonner autrement.

Les uns diront : « Pile étant constamment sorti aux 3 premiers jets, c'est que la chance favorise pile aujourd'hui. J'augmente donc mes chances de gain en cessant de parier sur face. » C'est la même illusion que celle du joueur de bridge qui veut quitter Nord-Sud, « pour profiter de la ligne Ouest-Est ».

Les autres diront : « Pile étant constamment sorti aux 3 premiers jets, c'est plutôt maintenant le tour de face puisque, nous disent les mathématiciens, le rapport du nombre des faces au nombre des piles doit tendre vers 1 quand le nombre de jets croît indéfiniment. J'augmente donc mes chances de gain en pariant sur face au 4e jet. »

C'est la croyance à la compensation nécessaire.

Assez singulièrement, on ne voit aucun joueur de bridge tenir ce raisonnement et vouloir rester sur une ligne où il a constamment perdu. Pourtant ce raisonnement n'est pas plus faux que le premier. Il n'est pas plus exact non plus, quoiqu'il soit un peu plus séduisant.

Supposons que j'aie compté 54 piles sur 100 jets, 513 piles sur 1.000 jets, 5.040 piles sur 10.000 jets.

Le rapport $\frac{54 \text{ piles}}{46 \text{ faces}} = 1{,}17...$;

$\frac{513 \text{ piles}}{487 \text{ faces}} = 1{,}05...$; $\frac{5.040 \text{ piles}}{4.960 \text{ faces}} = 1{,}01...$

tend vers 1.

La fréquence observée 0,54 — puis 0,513 — puis 0,504 tend vers la probabilité exacte de pile 0,5.

Mais tout cela n'empêche pas l'écart absolu 4, puis 13, puis 40 de croître avec le nombre de jets. Or, il semble bien y avoir, à la base de la croyance en la compensation, cette erreur que l'écart absolu doit diminuer et tendre vers O quand le nombre des jets croît indéfiniment. C'est le contraire qui est vrai : il tend vers l'infini.

Les écarts 4,13 puis 40 n'ont pas été choisis au hasard. Je les ai pris égaux à la valeur moyenne de l'écart, c'est-à-dire égaux au gain moyen d'un joueur qui recevrait une somme égale à la valeur absolue de l'écart. Par exemple ce joueur recevrait 5 francs si pile sort 55 fois sur 100 jets, 7 francs si pile sort 43 fois sur 100 jets, 0 franc si pile sort exactement 50 fois sur 100 jets, etc. Le gain moyen de ce joueur serait de 4 francs par série de 100 jets.

Terminons.

Pour parler le langage de Joseph Bertrand, le hasard n'a ni conscience ni mémoire et c'est lui faire trop d'honneur que de lui en supposer. Il est illusoire de chercher une indication et un conseil dans les coups qui précèdent celui qu'on va jouer. Il est chimérique, à la table de bridge, de vouloir quitter une ligne ou y rester parce que cette ligne a eu de la veine jusqu'ici ou de la déveine. « Avoir de la chance » ne se conjugue pas au futur.

André Chéron.

PHILATÉLIE

SCOUTISME ET PHILATÉLIE

La parution du 5 fr. commémoratif du *Jamboree* international des scouts peut être l'occasion d'un petit recensement des timbres qui ont été consacrés, à travers le monde, au scoutisme et à ses adeptes.

En France, d'abord, nous ne trouvons pas de timbre avant le nouveau 5 fr., mais il existe une carte postale de 1939 qui comportait une figurine spéciale. Elle représente, dans le format vertical habituel, un scout tirant à l'arc, avec la légende : « Tout droit — Les Eclaireurs de France. » La valeur faciale était de 40+60 cent. Cette carte fut vendue par les P. T. T., au profit des Eclaireurs de France.

Mais, à l'étranger, il existe diverses séries inspirées par le scoutisme. Les premiers Jamborees n'ont laissé aucune trace philatélique, depuis celui qu'organisa Baden Powel à Londres, en 1920.

Chose curieuse, c'est en Tchécoslovaquie qu'il faut aller chercher la première apparition des scouts en philatélie. Deux vignettes émises par la poste locale en 1918 sont connues sous le nom de « Timbres des scouts tchèques ». Avant l'installation d'un service postal régulier dans la Tchécoslovaquie libérée, on chargea, en effet, les scouts du transport des lettres. Ces deux vignettes sont un 10 h. bleu et un 20 h. rouge représentant le lion de Bohême : elles ne sont pas mentionnées par les catalogues français.

Ensuite, c'est au Siam que nous trouverons les premières vignettes officielles. Il s'agit de deux séries de bienfaisance, émises en 1919 et en 1920 au profit de l'association scoute dite du « Tigre sauvage ». Une surcharge reproduisant la tête d'un tigre et l'inscription « Scout's Fund » fut apposée sur les timbres en cours.

C'est seulement en 1931, et en Roumanie, que nous voyons réellement figurer des scouts sur des timbres.

Ce pays a en effet consacré au scoutisme quelques-unes de ses innombrables séries à surtaxe. Les trois premières valeurs de la série de 1931 ont l'intérêt de nous montrer trois épisodes importants de la vie des scouts : l'installation sous la tente (1+1 L.) ; la « bonne action » de chaque jour (2+2 L.) ; enfin, le « serment solennel » (3+3 L.).

En 1932 : une nouvelle scène devant la tente (25+25 b.), le guet (1+1 L.), enfin la cuisine au feu de bois (2+2 L.).

En 1935, nouvelles scènes illustrées par la série de la jeunesse : le salut scout (25 b.), le clairon (1 L.), etc. Enfin, le Jamboree de 1936 nous a valu une série illustrée d'emblèmes.

Au Liechtenstein, nous trouvons deux scouts sur le 30+10 rap. de la série de bienfaisance de 1932.

En 1933, le Jamboree se tenait en Hongrie, à Gödöllö. Cinq beaux timbres représentant un cerf bondissant furent émis à cette occasion. Le congrès suivant eut lieu aux Pays-Bas, en 1937, et fut commémoré par trois timbres.

En 1938, un Jamboree national eut lieu en Lithuanie. Quatre timbres gardent le souvenir de cette manifestation, les 5+5 c. à 60+15 c. de la série « Olympiade », qui reçurent une surtaxe appropriée.

En 1939, une seconde série hongroise commémorait un congrès réservé aux organisations féminines et particulièrement consacré à la paix.

Jacques Bellay.

AVIS FINANCIERS

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 mai 1947

La situation au 31 mai présente, par rapport à celle au 30 avril, une augmentation de 2.250 millions et atteint 128.823 millions.

Au passif, les comptes de chèques et les comptes courants progressent ensemble de 1.829 millions et les créditeurs divers de 401 millions. Inversement, les banques et correspondants accusent un fléchissement de 988 millions.

En contre-partie, on trouve à l'actif une augmentation de 2.973 millions du portefeuille effets et de 251 millions des avances et débiteurs divers, tandis que les comptes courants diminuent de 478 millions et l'ensemble des postes encaisse, banques et correspondants de 996 millions.

PETITES ANNONCES

OCCASIONS

État de neuf, paire de fusils à platines, éjecteurs platines Holland **Defourny** Joseph. Excellent état de fabrication extra fine, canons 72 cm., 250.000. A voir chez **PIDAULT**, 42, rue de l'Arcade, Paris 8e - tél. Anj. 36-20.

HOTELS et VILLÉGIATURES

ARIÈGE

AX-LES-THERMES

Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

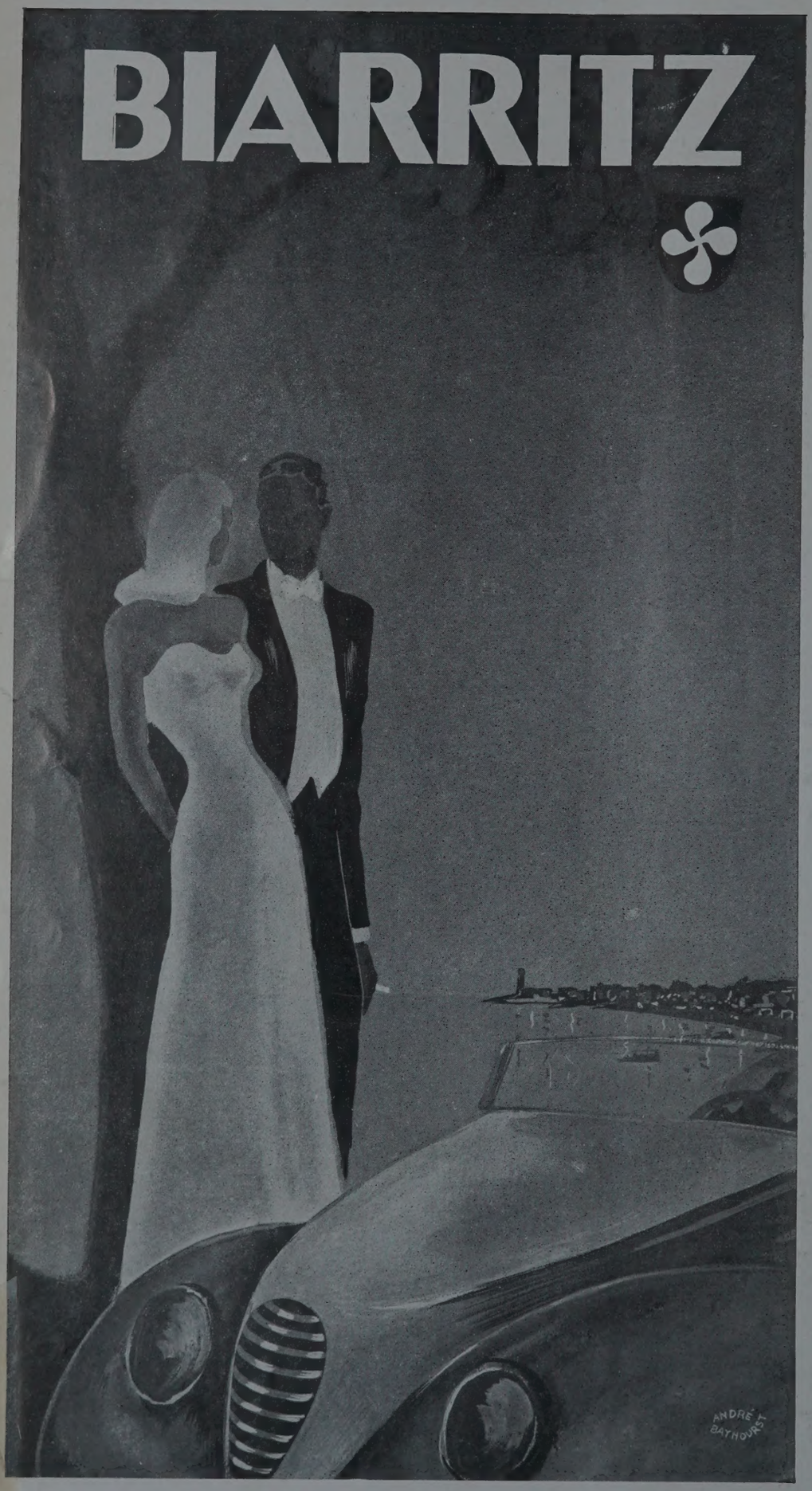
PP PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN

MONTROUGE-SEINE

SEP 1 8 1947



SEPTEMBRE à BIARRITZ

★

" Le Mois de l'Elégance "

Son Casino
Ses Golfs
Ses Plages
Ses Thermes Salins

Concours hippique
Courses de chevaux
Concours d'élégance Automobile
Fêtes de Nuit

L'Automne idéal de la Côte Basque

BIARRITZ

Hier...
Aujourd'hui...
Demain...

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur n° 33.